

779



VOYAGE

DE

MR. LE CHEVALIER

DE

CHASTELLUX

EN

AMÉRIQUE.

C. Pott.

1785.

VOYAGE

M. LE CHEVALLER

CHATELAIN



779

NH-70223 N-5013562/TMK



V O Y A G E

*de Mr. le Chevalier de Chastellux
en Amérique.*

*L'Auteur explique comment on procède aux
nouvelles cultures , qu'on appelle impro-
vements ou news settlements , (amélio-
rations ou nouveaux établissemens.)*

TANDISQUE je méditois sur le grand travail de la Nature , qui emploie 50 mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau spectacle , bien propre à contraster avec l'objet de mes contemplations , fixa mes regards & excita ma curiosité : c'étoit l'ouvrage d'un seul homme , qui dans l'espace d'une année avoit abatu plusieurs arpens de bois , & s'étoit construit une maison au milieu

d'un terrain assez vaste , qu'il avoit déjà défriché. Je voyois pour la première fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet , quelques montagnes que j'aie gravies , quelques forêts que j'aie traversées , quelques chemins détournés que j'aie suivis , je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement , ou commençant à se former , ou déjà en valeur. Voici comment on procède à ces nouvelles cultures , qu'on appelle *improvements* ou *news settlements*, (améliorations ou nouveaux établissemens.) Tout homme qui a pu se procurer un fond de 6 ou 700 livres de notre monnoie , & qui se sent la volonté de travailler , peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre , communément de 150 à 200 acres , qui ne lui revient guere qu'à un dollar ou 100 sous l'acre , & dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là il conduit une vache à lait , quelques cochons , ou seulement une truie pleine , & deux chevaux médiocres , qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques provisions en farine & en cidre.

Muni de ce premier capital , il commence par abatre tous les petits arbres , & quelques fortes branches des plus gros ; il s'en sert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher ; ensuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenses , qu'on prendroit pour les anciens Seigneurs du terrain qu'il vient usurper ; il les dépouille de leur écorce , ou les cerne tout autour avec la hache. Ces arbres blessés mortellement , se voient au printemps suivant privés de leurs honneurs ; leurs feuilles ne poussent plus , leurs branches tombent , & bientôt leur tige n'est plus qu'un squelette hideux. Cette tige semble encore braver les efforts du nouveau Colon ; mais pour peu qu'elle offre quelques crevasses , quelques fentes , on l'entoure de feu , & la flamme consume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il suffit que les petits arbres soient abatus , & que les grands aient perdu leur sève. Lorsque cet objet est rempli , le terrain est éclairci , *cleared* ; l'air & le soleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits , cette terre féconde qui

ne demande qu'à produire ; l'herbe croit avec rapidité. Dès la première année les bestiaux ont de quoi vivre ; on les laisse se multiplier , ou même on en achète de nouveaux , & on les emploie à labourer une portion de terrain , dans laquelle on sème du grain , qui rend vingt & trente pour un. L'année d'après , nouveaux abatis , nouvelles *fences* , nouveaux progrès : enfin au bout de deux ans le Colon a de quoi vivre , & même de quoi envoyer des denrées au marché ; & au bout de quatre ou cinq ans il achève de payer son terrain , & se trouve un cultivateur aisé. Alors l'habitation , qui n'étoit d'abord qu'une grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres , qu'on avoit placés les uns sur les autres , & dont les intervalles avoient été remplis avec de la terre paitrie dans l'eau , se change en une jolie maison de bois , où l'on se ménage des apartemens plus commodes , & certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes. C'est l'ouvrage d'un mois ou de trois semaines. La première habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures.

On me demandera peut-être comment un seul homme ou un seul ménage peut se loger si promptement ? Je répondrai qu'en Amérique un homme n'est jamais seul, jamais un être isolé. Les voisins (car on en trouve par-tout) s'en font une partie de plaisir d'aider le nouveau venu : une pièce de cidre bue en commun & gaiment, ou bien un gallon de rum, font la seule récompense dont ces services soient payés. Tels sont les moyens par lesquels l'Amérique septentrionale, qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaste forêt, s'est peuplée de trois millions d'habitans ; & tel est le bénéfice immense assuré à l'agriculture, que malgré la guerre, non-seulement elle se soutient par-tout où elle a déjà été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroissent les moins propres à seconder ses efforts. Il y a quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traversés, sans voir une seule habitation.

L'Auteur donne la description des baraques que se construisent les Américains, tant pour leurs magasins, leurs ateliers, que pour tenir les soldats à couvert. Suit encore sa description du fort Westpoint, qu'il nomme le palladium de la liberté Américaine.

LE 21 à neuf heures du matin, le Quartier-maître de Fish-kill, qui étoit venu la veille au soir avec toute l'honnêteté possible m'offrir ses services, & placer deux sentinelles à ma porte, honneur que je refusai malgré toutes ses instances, se rendit chez moi, & après avoir pris du thé selon l'usage, il me conduisit aux baraques, où je vis les casernes, les magasins & les ateliers des différens ouvriers attachés au service de l'armée. Ces baraques sont de véritables maisons de bois bien construites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves; de sorte qu'on en prendroit une très-fausse idée, si on en jugeoit

par celles qu'on voit dans nos armées, lorsque nous faisons baraquier les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais seulement pour mettre les soldats à couvert, lorsqu'ils sont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de huttes, *hutts*, & ils sont très-adroits à construire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour construire les premières, à compter du moment qu'ils commencent à abatre les arbres; les autres sont achevées en vingt-quatre heures. Elles consistent dans de petites murailles faites avec des pierres entassées, dont les intervalles sont remplis avec de la terre patrie dans l'eau, ou simplement avec de la boue; quelques planches forment le toit: mais ce qui les rend très-chaudes, c'est que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a passé des hivers entiers sous de pareilles huttes, sans souffrir & sans avoir de maladie. Quant aux baraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-kill,

on y a si bien pourvu à tout ce que le service & la discipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y a construit une prévôté & une prison qui sont entourées de palissades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la prévôté, & devant cette porte on a placé un corps de garde. A travers les barreaux, dont les fenêtres de la prison sont armées, je distinguai quelques prisonniers portant l'uniforme Anglois ; c'étoit une trentaine de soldats ou *Torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere Mohawks. Ils avoient brûlé plus de deux cents maisons, tué les chevaux & les vaches, & détruit plus de cent mille boisseaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits ; mais les ennemis ayant fait aussi quelques prisonniers, on craignoit les représailles, & on se contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite prison. Après avoir passé quelque temps à visiter ces différens établissemens, je montai à cheval, & conduit par un guide de l'État, que le

Quartier-maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois, & je suivis la route de Westpoint, où je voulois arriver pour dîner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abatus & un éclairci dans le bois : m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des huttes habitées par quelques centaines de soldats invalides. Ces invalides étoient tous en très-bonne fanté ; mais il faut favoir que dans les armées Américaines, on appelle invalides tous les soldats qui ne sont pas en état de faire leur service : or ceux-ci avoient été renvoyés sur les derrières, parceque leurs habits étoient véritablement invalides. Ces honnêtes gens, (car je ne dirai pas ces malheureux, ils savent trop bien souffrir, & souffrent pour une cause trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles ; mais leur maintien assuré, leurs armes en bon état, sembloient couvrir leur nudité, & ne laisser voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le Major *Liman*, aide de camp du Général *Heath*, que j'avois connu

particulièrement à Newport , & Mr. de Villefranche , Officier François , servant à Westpoint en qualité d'Ingénieur. Le Général *Heath* avoit été instruit de mon arrivée par un exprès que le Quartier-maitre de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon infu , & il avoit envoyé ces deux Officiers au-devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois & dans un chemin resserré des deux cotés par des montagnes très-escarpées , qui paroissent arrangées tout exprès pour l'habitation des ours , & où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaissent un peu , pour tourner vers l'ouest & s'approcher de la riviere , mais on ne la voit point encore. Je descendois lentement ces montagnes , lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin , mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie ; c'est celui que présente la riviere du nord , coulant dans un encaissement profond formé par les montagnes , à travers lesquelles elle a jadis forcé son passage. Le fort de Westpoint & les bateries formidables dont il est

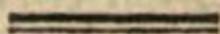
défendu , fixent l'attention sur la rive de l'ouest ; mais si l'on élève ses regards , on voit de tous cotés des sommets élevés , tout hérissés de redoutes & de bateries. Je sautai à bas de mon cheval , & je fus long-temps à regarder avec ma lunette d'approche , le seul moyen qu'on puisse employer pour connoître l'ensemble des fortifications dont ce poste important est entouré. Deux sommets élevés , sur chacun desquels on a construit une grande redoute , protègent la rive de l'est. Ces deux ouvrages n'ont pas d'autres noms que ceux de redoute du nord & redoute du midi ; mais depuis le fort de Westpoint proprement dit , qui est au bord de la rivière , jusqu'au haut de la montagne au pied de laquelle il a été construit , on compte six forts différens , tous en amphithéâtre & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place , où j'aurois volontiers passé la journée entière , & je n'eus pas fait un mille , que je vis pourquoi on m'avoit pressé d'arriver ; en effet , j'apperçus un corps d'infanterie , fort de deux mille cinq cents hommes à-peu-près , qui étoit en

bataille sur le bord de la riviere. Il venoit de la passer pour se porter ensuite sur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourage qu'on se propofoit de faire vers les plaines blanches, & jusqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui battit les Anglois à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête. Il vouloit me les faire voir avant qu'elles se missent en marche. Je passai devant les rangs, salué de l'esponton par tous les Officiers, & les tambours battant aux champs, honneur qu'on rend en Amérique aux Majors-Généraux, dont le grade est le premier dans les armées, quoiqu'il ne corresponde qu'à celui de Maréchal de camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient bonne apparence : quant aux Officiers, ils ne laissoient rien à désirer tant pour leur contenance que pour leur manière de marcher & de commander. Après que j'eus passé sur le front de la ligne, elle se rompit, défila devant moi & continua sa route. Le Général Heath me conduisit au rivage où sa barque l'attendoit pour me passer de l'autre coté. C'est alors qu'une

nouvelle scène s'ouvrit à mes regards, non moins sublime que la première. Nous descendions, le visage tourné vers le nord ; de ce côté-là on voit une île couverte de rochers, qui semble fermer le canal de la rivière ; mais bientôt à travers l'espece d'embranchure que son lit a formé en séparant des montagnes immenses, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'ouest, & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Westpoint, pour s'ouvrir un passage & se hâter de rejoindre la mer, sans faire désormais le plus petit détour. Les regards en se portant vers le nord au-delà de *Constitution-Island* (c'est l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la rivière, distinguent *New-Windsor* sur sa rive gauche, puis s'arrêtent sur différens amphithéâtres formés par les Apalaches, dont les derniers sommets qui terminent la scène, sont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquames dans la barque, & nous traversames la rivière qui a près d'un mille de largeur. A mesure que nous approchions du rivage opposé, le fort de Westpoint qui, vu de la rive de l'est,

paroissoit humblement situé au pied des
 montagnes , s'élevoit à nos yeux & sem-
 bloit lui-même le sommet d'un rocher
 escarpé : ce rocher n'étoit cependant
 que le bord de la rivière. Quand je
 n'aurois pas remarqué que les fentes
 qui le partageoient en différentes places ,
 n'étoient que des embrâsures de canons
 & des batteries formidables , j'en aurois
 été averti par treize coups de canon de
 24 , tirés successivement. C'étoit un
 salut militaire , dont le Général Heath
 vouloit bien m'honorer au nom des
 treize États. Jamais honneur n'a été
 plus imposant ni plus majestueux.
 Chaque coup de canon , après un long
 intervalle , étoit renvoyé par la rive
 opposée avec un bruit presque égal à
 celui de la décharge même. Si l'on se
 rappelle qu'il y a deux ans que West-
 point étoit un désert presque inaccessi-
 ble , que ce désert a été couvert de
 fortresses & d'artillerie par un peuple
 qui six ans auparavant n'avoit jamais
 vu de canons ; si l'on réfléchit que le
 fort des treize États a dépendu de ce
 poste important , & qu'un marchand de
 chevaux transformé en Général , ou
 plutôt

plutôt devenu un héros, toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de son sang; que cet homme extraordinaire, à la fois l'honneur & l'opprobre de sa partie, a vendu & pensé livrer aux Anglois le *palladium* de la liberté Américaine; si l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre physique & dans l'ordre moral, on croira aisément que ma pensée dut être exercée, & que je ne m'ennuyai pas en chemin.



*Description de la redoute de Werplank's-point,
L'auteur parle de la trahison d'Arnold,
& de l'endroit où son complot fut formé
avec le Major André.*

LE Général Heath, que ses affaires avoient retenu à *Westpoint*, me donna le Major Liman pour m'accompagner jusqu'à *Werplank's-point*: nous n'y arrivames qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le sein des montagnes immenses qui couvrent ce pays, & ne laissent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la rivière. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Antony's-nose* le nez d'Antoine; elle s'avance dans la rivière & l'oblige de détourner un peu son cours. Avant d'arriver à ce point, on voit à la droite les ruines du fort Clinton. Ce fort, qui tenoit son nom du Gouverneur de l'État de New-York, fut attaqué & pris en 1777 par le Général Clinton, lorsqu'il remon-

ta vers Albany pour essayer de donner
 la main à Bourgoygne. C'étoit alors la
 principale défense de la riviere ; on
 l'avoit construit sur un rocher , au pied
 d'une montagne qu'on croyoit inacces-
 sible, & il étoit encore défendu par
 une petite *Creek* qui se jette dans la
 grande riviere. Sir Harry Clinton gra-
 vit sur le sommet de la montagne , por-
 tant lui-même le drapeau Britannique
 qu'il tint toujours élevé , tandis que ses
 troupes descendoient l'escarpement , pas-
 soient la *Creek* & enlevoient le poste.
 La garnison composée de 700 hommes,
 fut prise presque toute entiere. Depuis
 que la défaite de Bourgoygne & l'alliance
 avec la France ont changé la face des
 affaires en Amérique , le Général Wa-
 shington n'a pas jugé à propos de réta-
 blir le fort Clinton ; il a préféré de
 placer sa communication & de concen-
 trer ses forces à *West-point* , parce que
 dans cet endroit l'*Hudson* fait un dé-
 tour qui empêche les vaisseaux de le
 remonter vent arriere ou avec la maree,
 & que l'île de Constitution , qui se
 trouve précisément à ce détour dans la
 direction de nord & sud , est parfaite-

ment située pour protéger la chaîne qui ferme le passage aux vaisseaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conservé un poste très-important à King's-Ferry. Ils y étoient suffisamment fortifiés; de sorte qu'à l'aide de leurs vaisseaux, ils se trouvoient maîtres du cours de la rivière dans l'espace de plus de cinquante milles, & repoussaient ainsi vers le nord la communication très-importante des Jerseys & du Conecticut. Tel étoit l'état des choses, lorsqu'au mois de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet de surprendre le fort de *Stoney-Point*. Ce fort consistoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronnoient un rocher escarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraisée. Le Général Waine marcha la nuit sur trois colonnes: la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, sans tirer un coup de fusil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute. L'attaque fut si vive de la part des Américains, &

l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, se trouva en un instant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remises en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il n'y eut plus une goutte de sang répandu. Les Américains une fois maîtres de l'une des rives de la rivière, ne tardèrent pas à s'assurer la possession de l'autre. M. de Gouvion construisit à *Werplank's-Point* une redoute où nous abordâmes, & où nos chevaux, par un hasard très-heureux, se trouverent arrivés en même temps que nous. Cette redoute est d'une forme particulière, qui n'est guere usitée qu'en Amérique. Le fossé est en dedans du parapet; ce parapet est escarpé des deux cotés, & fraisé à la hauteur du cordon; on a pratiqué au-dessous des logemens pour les soldats. Le milieu de l'ouvrage est un réduit construit en bois, en forme de tour carrée; il est crénelé par-tout & commande le rempart. Un abattis formé de têtes d'arbres enlacées environne le tout & tient lieu de chemin couvert. On voit aisément

qu'un pareil ouvrage ne peut être insulté, & qu'il faut absolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci est adossé à des montagnes, dont les Américains sont toujours les maîtres, il est presque impossible que les Anglois en fassent le siège. Une *Creek* qui se jette dans la rivière d'Hudson & coule au sud de cette redoute, en rend la position encore plus avantageuse. Le Colonel *Livingston*, qui commande à *Kings-Ferry*, s'y est établi de préférence à *Stoney-Point*, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches, où les Anglois font de temps en temps des incursions. C'est un jeune homme aimable & instruit; avant la guerre il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'usage de la langue Française. En 1775, il fut un des premiers à prendre les armes: il combattit sous les ordres de Montgomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier assiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans sa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politesse; mais pour en sortir avec les honneurs de la guerre, les loix Américaines exigeoient que nous fissions un

déjeûner ; c'étoit le second de la journée : il consista encore en *Beef-Stakes*, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog ; car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garderobe des soldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garnison comme étant les plus mal vêtus de l'Armée Américaine ; ainsi on peut se faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après midi nous passames de l'autre coté de la riviere , & nous nous arrêtames pour examiner les fortifications de *Stoney-Point*. Les Américains les ayant trouvé trop étendues , les ont resserrées , & les ont réduites à une redoute a peu près pareille à celle de *Werplank* , mais pas tout-à-fait si bonne. Là je pris congé de *M. Livingston* : il me donna un guide pour me rendre à l'armée , & je me mis en chemin , précédé par *M. M. de Noailles* , de *Damas* & de *Mauduit* , qui voulurent joindre *M. de la Fayette* dès le soir même , quoiqu'il leur restât encore trente milles à faire & de très-mauvais chemins à passer. Cette im-

patience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois rassemblées, m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit se mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me restoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la rivière, je me retournois souvent pour jouir encore du magnifique spectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement son lit, qu'en regardant du côté du sud on croit voir un lac immense, tandis que celui du nord n'offre que l'aspect d'un fleuve majestueux. On me fit remarquer une espèce de promontoire, d'où le Colonel Livingston pensa prendre avec une seule pièce de canon la frégate le *Vautour*, qui avoit conduit *André*, & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée basse; le Colonel en avertit *Arnold*, & lui demanda deux pièces de gros canon, assurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas: *Arnold* éluda la proposition sous de vains prétextes; de sorte que le Colonel ne put conduire qu'une

qu'une seule pièce de 4, qui étoit alors dans la redoute de *Verplank*. Cette pièce prolongeoit le vaisseau de l'avant à l'arrière, & lui faisoit tant de dommage, que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain le Colonel Livingston, se trouvant sur le rivage, vit passer Arnold dans sa barque, comme il descendoit la rivière pour gagner la frégate. Il assure qu'il en conçut un tel soupçon, que s'il avoit eu à portée de lui ses bateaux de garde, il auroit été sur le champ le joindre & lui demander où il alloit. Il est vraisemblable que cette question l'auroit jetté dans l'embarras, & qu'alors le Colonel Livingston se fût confirmé dans ses soupçons, & l'eût arrêté.

Arnold & sa trahison occupoient encore ma pensée, lorsque mon chemin me conduisit à cette fameuse maison de *Smith* où il eut son entrevue avec André, & où il forma son affreux complot. C'est dans cette maison qu'ils passèrent la nuit ensemble, & qu'André changea de vêtement : c'est là que la

liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue ; & c'est là que le hafard , qui décide toujours des plus grands intérêts , déconcerta cet horrible projet , & que fatisfait d'immoler l'imprudent André , il ne prévint le crime qu'en fauvant le criminel. En effet , André repaffoit tranquillement la rivière pour fe rendre à New - York par les plaines blanches , fi les coups de canon tirés fur la frégate ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes Américaines. Il crut , à la faveur de fon déguifement , trouver plus de sûreté fur la rive droite ; à quelques milles de là il fut arrêté , à quelques milles plus loin il trouva la potence.

Smith , plus que foupçonné , mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot , eft encore dans les prifons , où la loi le défend contre la juftice. Mais fa maifon paroît avoir éprouvé le feul châtiment dont elle foit fufceptible ; elle eft punie par la folitude : en effet elle eft tellement abandonnée , qu'il n'y eft pas même refté un feul gardien , quoiqu'il y ait une groffe ferme

qui en dépende. Je poursuivis mon chemin, mais sans y pouvoir donner assez d'attention pour en conserver la mémoire. Je me souviens seulement qu'il étoit aussi ténébreux que mes pensées : il me conduisit dans une vallée profonde, toute couverte de cyprès ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traversai, & bientôt après la nuit survint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge, où je fus passablement logé. Cette auberge est située dans le *Haverstraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier : il m'assura qu'il étoit bon Whig, & comme il me donna un assez bon souper, je le crus aisément.

*Description de la grande cataracte, connue
sous le nom de Totohaw-Fall.*

JE poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande cataracte, connue sous le nom de *Totohaw-Fall*. J'étois partagé entre l'impatience de voir cette curiosité, & celle de me trouver auprès du Général Washington; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cents pas pour voir la cataracte, je voulus profiter du beau jour qui lui-foit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant spectacle d'une grande rivière qui se précipite de soixante-dix pieds de haut, & s'engouffre ensuite dans le creux d'un rocher qui semble l'engloutir, mais d'où elle s'échape en tournant tout court à droite, comme si

elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroît impossible de donner une idée de cette chute d'eau autrement que par un dessin figuré. Essayons cependant de commencer le tableau, & laissons à l'imagination le soin de l'achever : c'est la rivale de la nature, c'est quelquefois aussi son amie & son interprète. Qu'on se figure donc une rivière qui coule entre des montagnes couvertes de sapins, dont le verd foncé contraste avec la couleur de ses eaux, & en rend le cours plus majestueux ; qu'on se représente ensuite un immense rocher qui lui fermeroit tout passage, si par quelque tremblement de terre, ou toute autre révolution souterraine, il n'avoit pas été ouvert en plusieurs endroits de sa cime à sa base, formant ainsi de longues crevasses parfaitement verticales. L'une de ces crevasses dont on ne connoît pas la profondeur, peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'est dans cette espèce de cuve que la rivière, ayant franchi une partie du rocher, se précipite avec fracas ; mais comme ce rocher traverse tout son lit, elle ne peut sortir

que par celle des deux extrémités qui lui offre une issue. Là se présente un autre obstacle; un nouveau rocher s'oppose à sa fuite, & elle est obligée de former un angle droit pour tourner tout court sur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'après son épouvantable chute, elle n'écume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais sort tranquillement par le chemin qui lui est ouvert, & gagne en silence une vallée profonde, d'où elle poursuit sa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement si rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'ancre où elle s'engloutit, & par le frottement extrême qu'elle éprouve dans un espace aussi serré. Je n'ai point essayé le rocher à l'eau forte; mais comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz: mais il offre une particularité digne d'attention, c'est que toute sa surface est guillochée, c'est-à-dire creusée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fusion lorsqu'il a été soulevé du sein de

la terre & qu'il a bouché le passage de la rivière? Ces fentes verticales, ces gerçures à la surface, font-elles un effet du refroidissement? c'est ce que je laisse aux savans à examiner. Je dirai seulement qu'il n'offre rien de volcanique, & que dans tout ce pays-là on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui sont postérieurs aux dernières époques de la nature.

Portrait & caractère du Général Washington.

C E seroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington ; mais qu'est-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui ? L'Amérique septentrionale, depuis Boston jusqu'à Charles-Town, est un grand livre où chaque page offre son éloge. Je fais qu'ayant eu l'occasion de le voir de près & de l'observer, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers ; mais ce qui caractérise le mieux cet homme respectable, c'est l'accord parfait qui regne entre les qualités physiques & morales qui composent son individu. Une seule peut faire juger des autres. Si on vous présente des médailles de César, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur visage, demander encore quelle étoit leur taille & la forme de leur corps ; mais si vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous

inquiétez pas des autres parties , & foyez sûr que tout le reste est d'un Dieu. Que cette comparaison ne soit pas attribuée à l'enthousiasme , je ne veux rien exagérer ; je veux exprimer seulement l'impression que le Général Washington m'a laissée , cette idée d'un ensemble parfait , qui ne peut être produite par l'enthousiasme , qui le repousseroit plutôt , puisque le propre de la proportion est de diminuer l'idée de la grandeur. Brave sans témérité , laborieux sans ambition , généreux sans prodigalité , noble sans orgueil , vertueux sans sévérité , il semble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite , où les vertus , en se revêtant de couleurs plus vives , mais plus changeantes & plus douteuses , peuvent être prises pour des défauts. Voici la septième année qu'il commande l'armée & qu'il obéit au Congrès ; c'est en dire assez , sur-tout en Amérique , où l'on fait tous les éloges que ce simple exposé renferme. Qu'on répète que Condé fut hardi , Turenne prudent , Eugène adroit , Catinat désintéressé , ce ne sera pas ainsi qu'on caractérisera Washington. On dira : *d*

la fin d'une longue guerre civile il n'eut rien à se reprocher. Si quelque chose peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractère, c'est l'unanimité des suffrages en sa faveur; guerrier, magistrat, peuple, tous l'aiment & l'admirent, tous ne parlent de lui qu'avec tendresse & vénération. Existe-t-il donc une vertu capable d'enchaîner l'injustice des hommes; ou la gloire & le bonheur sont-ils encore trop récemment établis en Amérique, pour que l'envie ait daigné passer les mers ?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet ensemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille est noble & élevée, bien prise & exactement proportionnée; sa physionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant il restera seulement le souvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois sur son front l'impression de la pensée, mais jamais celle de l'inquiétude; en inspirant le respect il inspire la confiance,

& son sourire est toujours celui de la bienveillance.

C'est sur-tout au milieu des Officiers Généraux de son armée qu'il est intéressant de le voir. Général dans une république, il n'a pas le faste imposant d'un Maréchal de France qui donne l'ordre; héros dans une république, il excite une autre sorte de respect, qui semble naître de cette seule idée, que le salut de chaque individu est attaché à sa personne. Au reste, je dois dire dans cette occasion, que les Officiers-Généraux de l'armée Américaine ont un maintien très-militaire & très-décent; que même tous les Officiers que leurs fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politesse à beaucoup de capacité; enfin, que le quartier général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du besoin. Quand on voit le bataillon des gardes du Général campé dans l'enceinte de sa maison, neuf chariots destinés à porter ses équipages rangés dans sa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très-beaux chevaux appartenans aux Officiers-

Généraux & à leurs Aides de camp ; lorsqu'on observe l'ordre parfait qui règne dans cette enceinte, où les gardes sont exactement posées, & où les tambours battent un réveil & une retraite particulière ; on est tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrhus disoit des Romains : *en vérité ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur discipline,*

*Conversation entre l'Auteur & Mr. Samuel
Adams sur la constitution des Etats-unis
de l'Amérique.*

MAINTENANT je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le temps de m'habiller, pour aller dîner avec le Chevalier de la Luzerne, & mes compagnons de voyage, chez M. Huntington, Président du Congrès. Madame Huntigton, grosse femme d'assez bonne mine, déjà d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'est-à-dire qu'elle servit tout le monde, & ne parla à personne. Je ne restai pas longtemps après le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera sans doute qu'il vient fort à propos pour jeter quelque variété dans ce journal; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec Mr. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre dernière entrevue de prendre une soirée

pour causer tranquillement tête-à-tête ; & celle-ci avoit été choisie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la discussion ; c'est la justice de la cause qu'il soutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique sans son consentement ; mais je crois encore plus que lorsqu'un peuple entier dit : *je veux être libre* , il est difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoi qu'il en soit , M. Adams me prouva d'une manière très-satisfaisante que la nouvelle Angleterre , qui comprend les états de Massachusset , New-Hampshire , Connecticut & Rhode-Island , n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandissement , mais seulement par des particuliers qui fuyoient la persécution , & cherchoient au bout du monde un asyle où il leur fût libre de vivre selon leurs opinions ; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis sous la protection de l'Angleterre ; que les rapports mutuels qui naissoient de cette connexion , avoient été imprimés dans les chartes , & que jamais le droit d'imposer

ou d'exiger un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous passames à un autre plus intéressant, c'est la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque Etat; car ce n'est qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du passé. La révolution est faite, & la république commence; celle-ci est un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à Mr. Adams quelque inquiétude sur les bases qu'on avoit prises en formant les nouvelles constitutions, particulièrement celle de Massachusset. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paye les impositions, a droit de voter dans l'élection des représentans, lesquels forment le corps législatif, & ce qu'on peut appeler le *Souverain*. C'est très-bien pour le moment présent, parce que tout citoyen est à peu près également aisé, ou peut le devenir en peu de tems; mais les succès du commerce, & même ceux de l'agriculture introduiront parmi vous les richesses, & les richesses amèneront l'inégalité des fortunes & des propriétés.

Or, par-tout où cette inégalité existera, la véritable force sera toujours du côté de la propriété ; de sorte que si l'influence dans le gouvernement n'est pas mesurée sur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & sa tendance naturelle ; le droit sera d'un côté & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exister qu'entre ces deux points également dangereux, l'aristocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'est jamais que comparative ; un particulier sans biens est un citoyen mal aisé, quand l'Etat est pauvre ; placez un riche auprès de lui, il devient un manant. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette classe de citoyens ? la source des troubles civils, ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à la fois. Voici à peu près la réponse de Mr. Adams. Je sens très-bien la force de vos objections ; nous ne sommes pas ce que nous devons être ; ainsi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maison de campagne, & j'ai

j'ai des enfans en bas âge : -sans doute je dois disposer leurs logemens pour le temps où ils seront grands & où ils se marieront. Mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premièrement, je dois vous dire que notre nouvelle constitution a été proposée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choisi parmi les membres du corps législatif alors existant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement provisionel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé son plan, on demanda à chaque comté ou district de nommer un comité pour examiner ce plan. Il leur étoit recommandé de le renvoyer au bout d'un certain temps avec leurs observations. Ces observations ayant été discutées par le premier comité, & les changemens jugés nécessaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorsqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple *at large*, c'est-à-dire en général, & de lui demander son suffrage. Si les

deux tiers des votans l'approuvoient , il devoit avoir force de loi , & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta jusqu'à vingt-deux mille suffrages , parmi lesquels une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle constitution. Or voici sur quels principes elle a été établie. Un Etat n'est libre que lorsque chaque citoyen n'est obligé par aucune loi quelconque , à moins qu'il ne l'ait approuvée , ou par lui-même , ou par ses représentans ; mais pour représenter un autre homme , il faut avoir été élu par lui ; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté , ce seroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ses représentans , s'il étoit astreint à ne les choisir que dans une classe particulière. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété , pour acquérir le droit d'être *représentant du peuple*. Ainsi la chambre des représentans , qui forme le corps législatif & le véritable *Souverain* , est le peuple même représenté par ses délégués. Jusqu'ici le gouvernement est purement démocratique ; mais c'est la volonté du peuple

permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les passions, les faillies, auxquelles il n'est que trop sujet. Il est nécessaire de modérer ses premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la réflexion. C'est l'emploi important qui a été confié au gouverneur & à son conseil, lesquels représentent parmi nous le pouvoir négatif, qui existe en Angleterre dans la chambre haute & dans la couronne même; à cette différence seulement, que dans notre nouvelle constitution le gouverneur & le conseil peuvent bien suspendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen; mais si ces formes sont remplies, si après ce nouvel examen le peuple persiste dans sa résolution, & qu'alors il n'y ait plus une simple majorité de suffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le gouverneur & le conseil sont obligés de lui donner leur sanction. Ainsi ce pouvoir modère l'autorité du peuple sans la détruire; & l'organisation de notre république est telle, qu'elle empêche les ressorts de se briser par un mouvement trop vif, sans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or, c'est ici que nous

avons rendu à la propriété tous ses privilèges. Il faut avoir un fonds de terre assez considérable, pour élire un membre du conseil; il faut en avoir un encore plus considérable pour être élu. Ainsi, la démocratie est pure & entière dans l'assemblée qui représente le *Souverain*; & l'aristocratie, ou si l'on veut l'optimatie, ne se trouvent que dans le pouvoir modérateur, où elle est d'autant plus nécessaire, qu'on ne veille jamais mieux sur l'état, que lorsqu'on a de grands intérêts liés à sa destinée. Quant au pouvoir de commander les armées, il ne doit résider ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes: le gouverneur seul peut donc employer les forces de terre & de mer suivant le besoin; mais les forces de terre consisteront uniquement dans la milice: & comme elle est le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que Mr. Adams me donna de son propre ouvrage: car c'est lui qui a eu la plus grande part à la confection des nouvelles loix. On assure pourtant qu'avant d'employer son crédit

à les faire accepter , il a fallu combattre sa propre opinion , & le ramener des systêmes dans lesquels il aimoit à s'égarer , à des projets moins sublimes & plus praticables. On a reproché souvent à ce citoyen , d'ailleurs très-respectable , de consulter sa bibliothèque plutôt que les circonstances actuelles , & de passer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver aux Whigs & aux Torys. Si cela est vrai , je dirai que l'étude a aussi ses inconvéniens , mais qu'il faut que ce soient les moindres de tous , puisque Mr. Samuel Adams , autrefois ennemi des troupes réglées & partisan outré de la démocratie , emploie maintenant toute son influence à soutenir une armée & à établir un gouvernement mixte. Quoi qu'il en soit , je sortis très-content de cette conversation , qui ne fut interrompue que par un verre de vin de Madère , une tasse de thé & un ancien Général Américain , qui est maintenant membre du Congrès & qui loge avec Mr. Adams.

Portrait & caractère de M. Benezet, Quaker; conversation entre lui & l'Auteur. — Réflexions particulières de l'Auteur d'après cette conversation. — L'Auteur assiste au service religieux tant des Quakers que des Anglicans.

IL falloit bien que notre jeunesse se reposât de ses voyages & de ses veilles, aussi ne parut-elle pas au déjeuner. Elle fut remplacée par un vieux Quaker appelé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & mesquine, faisoient un parfait contraste avec *M. Pendelton*. Ce *M. Benezet* peut être regardé plutôt comme le modèle que comme l'échantillon de la secte des Quakers. Occupé uniquement du bien des hommes, sa charité & sa générosité lui attirèrent une grande considération dans des temps plus heureux, où les vertus seules suffisoient pour illustrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les soupirs de la charité, &

l'amour de la patrie a prévalu sur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours sa bienfaisance ; il venoit demander des éclairciffemens sur les nouvelles méthodes inventées en France pour rappeler les noyés à la vie : je lui promis non-seulement de les lui envoyer de Newport , mais de lui faire parvenir une boîte pareille à celle que notre gouvernement a fait distribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous , nous vinmes à parler des malheurs de la guerre , & il me dit : „ mon ami , je fais que tu es „ homme de lettres & membre de l'Académie Française : les gens de lettres „ ont écrit beaucoup de bonnes choses „ depuis quelque temps ; ils ont attaqué „ les erreurs & les préjugés , l'intolérance sur-tout ; est-ce qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hommes de la guerre , & à les faire vivre entr'eux „ comme des frères ou des amis ? “ Tu ne te trompes pas , mon ami , lui répondis-je , lorsque tu fondes quelque espérance sur les progrès des lumières & de la philosophie. Plusieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ;

mais inutilement s'occupera-t-on d'en achever quelques parties, tant qu'il manquera par la base; & cette base, tu l'as dit, est la paix générale. Quant à l'intolérance & à la persécution, il est vrai que ces deux ennemies du genre humain ne sont pas encore liées par des chaînes assez fortes; mais je te dirai un mot à l'oreille dont tu ne sauras peut-être pas toute la force, quoique tu saches très-bien le François: *elles ne sont plus à la mode*; je les croirois même prêtes à être anéanties, sans quelques petites circonstances dont tu n'es pas instruit; c'est qu'on emprisonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favorisent. Cent mille livres de rente! reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hopitaux & établir des manufactures: c'est sans doute l'usage qu'ils font de leurs richesses. Non, ami, lui répondis-je, la persécution a besoin d'être soudoyée; cependant il faut avouer qu'ils la payent assez mal, & que les plus magnifiques des persécuteurs se contentent de donner mille ou douze cents livres de pension à quel-

quelques poètes fatyriques, ou à quelques journalistes ennemis des lettres, dont les ouvrages se lisent beaucoup & se vendent très-peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'est une étrange chose que la persécution; j'ai peine encore à croire ce qui m'est arrivé à moi-même. Mon père étoit François, & je suis né dans ton pays. Il y a maintenant soixante ans qu'il fut obligé de chercher un asyle en Angleterre, emmenant avec lui ses enfans, le seul trésor qu'il ait pu sauver dans son malheur. La justice, ou ce que l'on appelle ainsi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'évangile différemment que tes prêtres. Mon père ne fut guère plus content de ceux de l'Angleterre: il voulut s'éloigner de toute hiérarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuse jusqu'à ce que la guerre se soit allumée. Il y a long-tems que j'ai oublié toutes les persécutions que ma famille a éprouvées. J'aime ta nation, parce qu'elle est douce & sensible; & pour toi, mon ami, je fais que tu feras l'humanité autant qu'il est en ton pouvoir. Quand tu seras en Europe,

E



engage tes confrères à te seconder, & en attendant, permets que je mette sous ta protection nos frères de Rhode-Island. Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet état, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre ; puis il prit congé de moi, en me demandant la permission de m'envoyer quelques pamphlets de sa façon, la plupart faisant l'apologie de sa secte. Je l'assurai que je les lirois avec grand plaisir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque secte que soit un homme brulant de zèle & d'amour pour l'humanité, c'est, il n'en faut pas douter, un être respectable ; mais j'avouerai qu'il est difficile de faire réfléchir sur la secte en général l'estime qu'on ne peut refuser à quelques individus. La loi que plusieurs d'entr'eux observent, de ne dire ni *vous* ni *Monsieur*, est loin de leur donner un ton de simplicité & de candeur. Je ne sais si c'est pour compenser cette espece de rusticité, qu'ils ont souvent un ton miéleux & patelin, qui est tout-à-fait Jésuitique. Leur conduire ne

dément pas non plus cette ressemblance. Couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le sang, il est vrai, sur-tout le leur, mais ils excroquent l'argent des deux partis, & cela sans aucune pudeur & sans aucun ménagement. C'est une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut se défier d'eux; & cette opinion est fondée. Elle le fera encore davantage par la suite. En effet, rien ne peut être pis que l'enthousiasme dans sa décadence; car que peut-on lui substituer, si ce n'est l'hypocrisie? Ce monstre si connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions; mais il n'en avoit pas dans une assemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien mises, paroissoient avoir envie de plaire; & il faut croire que leur sentiment secret ne démentoit pas leur extérieur. La maitresse de la maison est aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout cette assemblée me retraçoit assez bien celles de Genève & de Hollande, où l'on trouve de la gaité sans indécence,

& de l'envie de plaire sans coquetterie.

Le dimanche 10, j'avois résolu de faire un cours de cultes & d'églises. Malheureusement les différentes sectes, qui ne s'accordent sur aucun autre point, ont pris la même heure pour assembler les fidèles ; ainsi je ne pus voir dans la matinée que l'assemblée des Quakers, & dans l'après-midi que celle des Anglicans. La salle où les Quakers se réunissent est carrée ; il y a de tous les cotés & parallèlement aux quatre murs, des bancs & des prie-Dieu, de sorte qu'on est placé les uns vis-à-vis des autres, sans autel ni chaire, qui fixent l'attention. Lorsqu'on s'assemble, quelque ancien fait une prière in-promptu, & telle qu'elle lui vient dans l'esprit ; puis on garde le silence, jusqu'à ce qu'un homme ou une femme soient inspirés & se lèvent pour parler. Il faut croire les voyageurs sur leur parole, quelque extraordinaires que soient leurs récits. Comme l'Arioste, je raconterai des prodiges : *Dirò meraviglia* ; mais il est sûr que j'arrivai dans le moment où une

femme venoit de se taire. Un homme la remplaça, & parla fort bêtement sur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'esprit, & tous les autres dogmes de la secte, qu'il rabâcha beaucoup & se garda bien d'expliquer : enfin son discours finit au grand contentement des frères & des sœurs qui avoient tous l'air distrait & ennuyé. Après un demi-quart d'heure de silence, un vieillard se mit à genoux, & nous débita une fort plate prière, après laquelle il congédia l'auditoire.

En sortant de cette triste & agreste assemblée, le *service* des Anglicans me parut une espece d'*opéra*, tant pour la musique que pour les décorations. Une belle chaire placée devant un bel orgue; un beau ministre dans cette chaire, lisant, parlant, chantant avec une grace toute théâtrale; de jeunes femmes répondant mélodieusement du parterre & des loges, car les deux tribunes latérales sont des espèces de loges; un chant doux & agréable, alterné par de très-bonnes sonates jouées sur l'orgue : tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptistes, aux

Presbytériens, &c. me paroïffoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant si l'on considère tant de sectes différentes, ou sévères, ou frivoles, mais toutes impérieuses, toutes exclusives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans sa leçon : on a écrit, *vous êtes un blanc-bec*, & il lit toujours *trompette blessée*. Sur un million de chances, il n'en existe pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture sans savoir épeler ses lettres : toutefois s'il vient à implorer votre secours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laisser dans l'erreur que de se couper la gorge avec lui.

Assemblée ou bal. — L'ordre qui y est établi. —

Propos plaisans d'un manager, ou maître de cérémonies de ces assemblées ou bals, à une demoiselle qui dans une contre-danse avoit oublié son tour pour figurer.

APRÈS cela, concluez du particulier au général, jugez des peuples par quelque échantillon, & établissez des principes sans exception.

L'assemblée ou le bal de souscription, dont je dois rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie, comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des especes de redoutes où la jeunesse danse, & où ceux à qui cet amusement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes. Mais à Philadelphie les jeux de commerce sont les seuls permis. Un *manager*, ou maître de cérémonies, préside à ces amusemens méthodiques : il présente aux danseurs & aux danseuses des billets pliés qui portent chacun un

numéro ; ainsi c'est le sort qui décide du partner ou de la partner qu'on aura & qu'il faudra garder le reste de la soirée. Toutes les danses sont prévues & arrangées d'avance ; & on appelle les danseurs chacun à son tour. Ces danses ont comme les *toasts* que l'on boit à table, des rapports marqués avec la politique. L'une s'appelle *le succès de la campagne*, l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troisième *la retraite de Clinton*. Les *managers* sont ordinairement choisis parmi les officiers les plus distingués de l'armée ; maintenant cette place importante est confiée au colonel Wilkinson, qui est aussi clothier, c'est-à-dire chargé de l'habillement des troupes. Le colonel Mitchel, petit-homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand-connoisseur en chevaux, & qui avoit dernièrement l'entreprise des voitures, tant pour l'armée Américaine que pour l'armée Françoisse, étoit ci-devant *manager* ; mais quand je l'ai vu, il venoit de sortir de magistrature, & dansoit comme un simple citoyen. On prétend qu'il exerçoit son emploi avec beaucoup de sévérité, & on raconte qu'une

demoiselle qui figuroit dans une contre-
danse , ayant oublié son tour parce
qu'elle causoit avec une de ses amies , il
s'approcha d'elle & lui dit tout haut :
*allons donc , Mademoiselle , prenez
garde à ce que vous faites ; est-ce que
vous croyez être là pour votre plaisir ?*

L'auteur séjourne à Rhynebeck, vante l'auberge appelée Thoma'sun : sa conversation avec M. Thomas son hôte, sur la maniere d'avoir ses chevaux du Canada. Extrême fécondité des environs de Rhynebeck. Opinion de M. Thomas, que rien ne seroit plus facile & plus utile que la conquête du Canada.

A PEINE est-on parti de Strasbourg, qu'on entre dans le Town-ship de *Rhynebeck*. Il est inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une origine Allemande. A Rhynebeck, personne ne sortit de sa maison pour m'inviter à diner ; mais la neige mêlée de grêle étoit si froide, & j'étois tellement fatigué de soutenir mon cheval sur le verglas, que je me serois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appelée *Thoma'sun*. Il n'étoit cependant que deux heures & demie ; mais voyant que j'avois déjà

fait vingt-trois milles, que la maison étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chasseur, maquignon, & disposé à causer, je me décidai, selon l'expression angloise, à *dépenfer* là tout le reste de la journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéressant de ma conversation avec M. Thomas. En temps de paix, il faisoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit à Newyork pour les faire passer aux Indes occidentales. Il est presque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver. Il m'a assuré qu'une fois il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener soixante-quinze chevaux qu'il y avoit achetés. C'est qu'on va toujours tout droit, traversant sur la glace le lac George, & sur la neige le désert qui est entre ce lac & Montréal. Les chevaux du Canada marchent aisément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés suffisent pour en chasser une centaine devant eux.

„ C'est moi, ajouta M. Thomas, qui ai
 „ fait, ou plutôt qui ai rétabli la fortune
 „ de ce coquin d'Arnold. Il avoit mal

„ conduit ses affaires dans le petit com-
 „ merce qu'il faisoit à New-Haven ; je
 „ lui persuadai d'acheter des chevaux en
 „ Canada, & de les aller vendre lui-même
 „ à la Jamaïque. Cette seule spéculation
 „ à suffi pour payer ses dettes & le re-
 „ mettre à flot “. Après avoir parlé com-
 merce, nous parlames agriculture : il
 me dit qu'aux environs de Rhynebeck la
 terre étoit d'une extrême fécondité, &
 que pour un boisseau de bled qu'il se-
 moit, il en recueilloit trente & quarante.
 Le bled est si abondant, qu'on ne se
 donne pas la peine de le sèyer, & qu'on
 le fauche comme le foin. Quelques chiens
 de belle race qui alloient & venoient,
 réveillèrent ma passion pour la chasse.
 Je demandai à M. Thomas quel usage il
 en faisoit ; il me dit qu'il s'en servoit
 seulement pour chasser le renard ; que
 les chevreuils, les cerfs & les ours
 étoient assez communs dans le pays,
 mais qu'on ne les tuoit guère qu'en
 hiver, soit en suivant leurs traces sur
 la neige, soit en traquant les bois. Toute
 conversation Américaine doit finir par la
 politique. Celle de M. Thomas étoit un
 peu équivoque : il étoit trop riche, &

il se plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faisoit à l'armée, pour me paroître bon Whigh. Cependant il se donnoit pour tel : mais j'observai qu'il étoit très-attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'état de New-Yorck ; c'est qu'il n'est point d'expédition plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas se figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entreprise. La raison en est, que leur pays est si fécond & si heureusement placé pour le commerce, qu'ils sont sûrs de devenir très-riches dès qu'ils n'auront plus rien à craindre des Sauvages : or les Sauvages ne sont redoutables que parce qu'ils sont soutenus & animés par les Anglois.

*Description de la cataracte de Cohos-Fall &
de ses environs.*

TOUTES nos mesures étant bien prises, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'est-à-dire le Vicomte de Noailles & ses deux compagnons dans une auberge, tenue par un François, nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appelé *Bennissens*. A la pointe du jour, le thé se trouva prêt, & toute la caravane rassemblée chez moi. Mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous esperâmes que ce seroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaississoit de plus en plus, & la terre en étoit déjà couverte à 6 pouces de hauteur, lorsque nous arrivâmes au confluent de la rivière des *Mohawks* & de celle d'Hudson. Là on a le choix de deux chemins différens qui conduisent à *Saratoga*. L'un vous oblige à traverser la rivière d'Hudson, pour en suivre quelque temps la rive

gauche, & la repasser encore une fois près de *Half-moon* ; l'autre vous fait remonter la rivière des Mohawks jusqu'au-dessous de la *cataraëte* ; alors on passe cette rivière, & on traverse les bois pour se rendre à *Stillwater*. Quand je n'aurois pas trouvé de la difficulté à passer la rivière du nord, qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la cascade de *Cohos*, qui est une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la rivière d'Hudson, je remarquai une île, partageant son lit, qui offre une position très-avantageuse pour établir des batteries & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette observation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défense, parce qu'il y en avoit un meilleur un peu au dessus à l'extrémité d'une des trois branches, dans lesquelles la rivière des Mohawks se divise en se jetant dans l'Hudson. Ils ajoutèrent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette dernière position, celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant suffisante pour arrêter l'ennemi. Ainsi plus on examine

le pays, plus on se persuade que l'entreprise de Bourgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendamment des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivières est à six milles au nord d'Albany ; lorsque nous en eumes fait deux vers l'ouest, en cheminant dans les bois, nous commençames à entendre un bruit sourd, qui augmenta toujours, jusqu'au moment où nous aperçumes *Cohos-Fall*. Cette cataracte a pour étendue la largeur de la rivière, c'est-à-dire près de deux cents toises. C'est une vaste nappe d'eau, dont la hauteur est de 76 pieds Anglois. Dans cet endroit, la rivière est resserrée entre deux escarpemens formés par la pente des montagnes. Ces escarpemens sont couverts d'une terre aussi noire que la mine de fer, & sur laquelle il ne croit que des sapins & des cyprès. Le cours de la rivière est droit avant & après la chute, & les rochers qui forment cette cascade sont à peu près de niveau, mais leur figure irrégulière tourmente l'eau tandis qu'elle se précipite, & forme plusieurs accidens bizarres

bizarres & pittoresques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les sapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui se précipitoit avec fracas.

Après avoir raffasié nos yeux de ce spectacle imposant, nous marchames encore un mille pour gagner le ferry, où nous espérons passer la rivière; mais en y arrivant nous trouvames que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en servir. On nous assura qu'on avoit passé le matin même à un ferry qui est à deux milles plus haut; nous y allames tout de suite, résolus de poursuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé, & que le froid & l'humidité nous eussent déjà à moitié transis. Les bateliers de ce nouveau ferry nous firent bien quelques objections sur le mauvais temps, & sur le peu de capacité de leurs bateaux, qui ne leur permettoit pas de passer plus de trois chevaux à la fois;

mais cette difficulté ne nous arrêta pas, & il fut convenu seulement qu'on feroit plusieurs voyages. On essaya d'abord de passer mon valet de chambre avec trois chevaux; j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorsqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non sans peine, & que le courant avoit pensé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut se soumettre à notre destinée, qui ne vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage.

Description d'un village Indien près Skeneetady & de la ville d'Albany --- voyage de l'Auteur d'Albany à Saraatoga --- méthode pour retirer les chevaux qui s'enfoncent dans les glaces. ---

LE village Indien, où M. Glen me conduisit, n'est autre chose que l'assemblage de quelques misérables huttes construites dans les bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un sauvage du *saut saint Louis*, qui avoit habité long-temps à Montréal & parloit bien François. Ces huttes sont semblables aux baraques que nous faisons à la guerre, ou à celles qu'on construit dans les vignes & dans les vergers, lorsque les fruits sont mûrs, & qu'on est obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverse font toute la charpente; un fascinage en forme la couverture, mais cette couverture est bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbre.

L'aire intérieure est un peu au dessous
 du niveau du terrain : on entre par une
 petite porte latérale ; au milieu de la
 hutte est le foyer, dont la fumée s'échape
 par une ouverture qu'on laisse dans le
 toit. Des deux cotés du feu on a élevé
 deux espèces d'estrades, qui occupent
 la longueur de la baraque & qui servent
 de lit ; elles sont recouvertes de peaux
 de bêtes & de quelques écorces. Il y
 avoit dans cette hutte, outre le sauvage
 qui parloit François, une *Squah* (c'est
 le nom qu'on donne aux sauvagesse)
 qu'il avoit épousée en secondes noces,
 & qui élevoit un enfant de son premier
 mari ; deux vieillards composoient le
 reste de cette famille, qui avoit l'air
 triste & pauvre. La *Squah* étoit hideuse,
 comme elles le sont toutes, & son mari
 presque stupide : ainsi les charmes de
 cette société ne me firent pas oublier que
 la journée s'avançoit & qu'il falloit par-
 tir. Tout ce que j'appris, tant du Co-
 lonel que des Indiens, c'est que l'Etat
 leur donne des rations de viande & quel-
 quefois de farine ; qu'ils possèdent aussi
 quelques terres où ils sement du maïs,
 & qu'ils vont à la chasse pour avoir des

peaux qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on se loue assez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoiqu'ils soient soumis aux Américains, ils ont leurs chefs auxquels on s'adresse pour faire justice, lorsqu'un Indien a commis quelque crime. M. Glen m'a dit qu'ils se soumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit, mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre est à présent de 350; il va toujours en diminuant, ainsi que celui des peuples appelés les *cinq nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations soient en état de mettre quatre mille hommes sous les armes. Les Sauvages ne seroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas soutenus par les Anglois & les Torys Américains. Comme avant-garde, ils sont redoutables; comme armée, ils ne sont rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à mesure que leurs forces diminuent: elle est telle, qu'il est impossible que les Américains consentent plus longtemps à les avoir pour voisins, & qu'une conséquence nécessaire de la paix, si

elle est favorable au Congrès, fera leur totale destruction, ou du moins leur exclusion de tout le pays qui est en deçà des lacs. Ceux qui sont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque sorte sous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skeneetady, & une partie de la nation des Oneidas, finiront par se civiliser & se confondre avec eux. C'est ce que doit souhaiter tout homme sensible & raisonnable, qui préférant les intérêts de l'humanité à ceux de sa propre célébrité, dédaignera cet artifice si souvent employé, & toujours avec tant de succès, de préconiser l'ignorance & la pauvreté, afin de se faire louer dans les palais & dans les académies.

Jeus le temps de faire ces réflexions & bien d'autres encore, tandis que je parcourois à la seule clarté de la neige ces bois majestueux, où le silence règne pendant la nuit, & n'est guère troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le souper, le thé & la conversation me retinrent jusqu'à minuit.

Cependant rien n'étoit décidé pour notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivières n'étoient pas encore satisfaisantes. Le lendemain matin je reçus une lettre du Général Schuyler : il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au soir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skeneetady & de là à Saratoga ; mais qu'il étoit bien aise que je fusse revenu à Albany, parce que se trouvant mieux de sa goute, il comptoit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir passer la soirée chez lui, pour décider de notre marche & de notre départ. Je répondis à cette lettre en acceptant toutes ses propositions, & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non sans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains ; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faisoient partie de l'artillerie de Bourgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des

fusils pour l'armée. Les canons de ces fusils, ainsi que les bayonnetes, sont forgés à quelques milles d'Albany; on les polit & on les acheve dans cet atelier. Je demandai à quel prix ils revenoient; je fus étonné d'apprendre qu'ils coûtoient de quatre à cinq piastres: c'est presque le double de ce que coûtent les nôtres. Les armuriers sont engagés; on leur donne, outre leur ration, des salaires qui seroient considérables s'ils étoient bien payés. De là je montai à une autre grande baraque située à mi-côte vers l'ouest de la ville, qui sert d'hospital militaire. Les malades sont servis par des femmes; chacun d'eux a un lit pour lui seul: en général ils m'ont paru bien soignés & proprement tenus. L'heure du diner vint & rassembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après diner nous allames chez le Général Schuyler prendre des arrangemens, en conséquence desquels nous partimes le lendemain au lever du soleil, distribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le sien. Nous passames la rivière des Mohawks sur la glace, à

un mille au dessus de la cataracte. C'étoit presque un coup d'essai; il réussit à tous les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux brisèrent la glace & s'enfoncèrent tout-à-coup. Cet événement paroîtra bien funeste aux Européens, mais qu'ils ne s'effrayent pas des suites qu'il dut avoir. C'est un accident très-commun, & auquel on peut remédier de deux façons; l'une en tirant les chevaux sur la glace à force de bras, & s'il est possible à l'aide d'un levier, ou d'une planche dont on se sert pour les soulever; l'autre en les étranglant avec leur licol ou avec les guides: dès qu'ils perdent la respiration & le mouvement, ils viennent à fleur d'eau; alors on leur leve les pieds de devant & on les hœle sur la glace; ensuite on leur lâche le lien peu à peu, on les saigne, & un demi-quart d'heure après on les attèle. Comme nous étions beaucoup de monde, on employa le premier moyen, qui est le plus sûr pour les chevaux; en cinq minutes on les eut retirés de la rivière. Tout cela peut se comprendre aisément; mais on demandera ce que devient le traîneau, & comment on ose

approcher du goufre que les chevaux ont ouvert. Je répondrai que ces animaux ayant un poids plus considérable que celui du traîneau, & qui ne porte que sur quatre petites bases, brisent la glace sous leurs pieds, sans que jamais le traîneau s'enfonce; parce que le traîneau est léger par lui-même, & que son poids est supporté par de longues pièces de bois qui lui servent de brancard. Les hommes ne sont pas moins en sûreté, la glace étant toujours plus épaisse qu'il ne faut pour les porter. Quant aux chevaux, ils se soutiennent aisément à la surface de l'eau, en s'aidant de leurs quatre jambes, & en appuyant leur tête sur la glace.

Mort cruelle de Miss Mac-Rea , tuée par les sauvages de l'armée de Bourgoyne , dans laquelle servoit son amant. Relation détaillée de cet événement.

LE chemin du fort Edouard cotoie presque toujours la rivière , mais souvent on la perd de vue dans les bois de sapins qu'il faut traverser. De temps en temps on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea* , qui fut tuée par les sauvages.... Si les Whigs étoient superstitieux , ils attriburoient cet événement à la vengeance divine. Les parens de Miss *Mac-Rea* étoient Whigs , & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés , lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un officier Anglois , qui triompha en même temps de sa rigueur & de son patriotisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'Angleterre , en attendant qu'elle pût épouser

Ton amant. La guerre, qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son père de se retirer dans sa maison de campagne : il l'abandonna bientôt à l'approche de l'armée de Bourgoyne. Mais l'amant de Miss Mac-Rea étoit dans cette armée ; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouser, & partager ensuite ses travaux & ses succès. Malheureusement les Indiens faisoient l'avant-garde de l'armée : ces sauvages ne sont pas fort accoutumés à distinguer les amis des ennemis ; ils pillèrent la maison de Miss Mac-Rea & l'enevèrent elle-même. Lorsqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut question de savoir à qui elle apartiendrait ; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuèrent d'un coup de *Tomahawk*. *) Le récit de cette funeste catastrophe, en me faisant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la personne de l'officier Anglois, à qui il étoit permis d'écouter à la fois

*) C'est ce que les Canadiens appellent *cassette*.

sa passion & son devoir. Je fais qu'une mort si cruelle & si imprévue fourniroit un sujet très-pathétique pour un drame où pour une élégie : mais la séduction de l'éloquence & de la poésie peut seule attendrir sur une pareille destinée, en ne montrant que l'effet & faisant oublier la cause ; car tel est le véritable caractère de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuses semblent en être le cortège naturel, & que s'il est vrai qu'il puisse s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

L'auteur rend compte de l'accueil honorable que M. Schuyler fit à Madame la Baronne de Riedesel , femme du Général Brunswikois , & au Général Bourgoyne , lors de la capitulation de ce dernier.

AVANT le dîner , & au moment où les Américains se partageoient les Officiers Anglois qu'ils vouloient traiter , on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de Riedesel , femme du Général *Brunswikois*. M. Schuyler , qui avoit suivi l'armée comme volontaire, depuis qu'il n'en avoit plus le commandement , ordonna qu'on la menât dans sa tente ; il s'y rendit bientôt après , & la trouva interdite & tremblante , croyant voir dans chaque Américain un sauvage semblable à ceux qui avoient suivi l'armée Angloise. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes , âgées de six ou sept ans. Le Général Schuyler les caressa beaucoup ; ce spectacle attendrit Madame de Riedesel & la rassura en un

instant : *vous êtes tendre & sensible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je suis heureuse d'être tombée entre vos mains.*

En conséquence de la capitulation, l'armée Angloise fut conduite à Boston : pendant la marche les troupes campèrent, mais il falloit loger les Généraux : on étoit embarrassé de trouver près d'Albany un quartier convenable pour le Général Bourgoyne & sa suite; M. Schuyler offrit sa belle maison dont j'ai déjà parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y restoit pour visiter les ruines de son autre maison, que le Général Bourgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à sa femme de préparer tout pour le recevoir aussi bien qu'il seroit possible, & ses intentions furent parfaitement remplies, Bourgoyne fut très-bien accueilli par Madame Schuyler & sa petite famille. Il fut logé dans le meilleur appartement de la maison. Le soir on lui servit un excellent souper, dont on lui fit les honneurs avec tant de graces, qu'il fut attendri jusqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond soupir : *En vérité, c'est en trop*

faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur asyle. Cependant le lendemain matin ses disgraces lui furent rappelées par une aventure ; qui auroit paru gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande pièce où on lui avoit préparé un lit ; mais comme il avoit une suite, où si l'on veut *famille* très-nombreuse, on fut obligé d'étendre des matelas à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le second fils de M. Schuyler, âgé alors de sept ans, petit enfant gâté, comme le sont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maison dès le matin, selon sa coutume ; il ouvrit la porte du salon, éclata de rire en voyant les Anglois rassemblés, & refermant la porte sur lui, il leur dit : *vous êtes tous mes prisoniers*. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus tristes qu'ils ne l'étoient la veille.

L'auteur en rapportant une anecdote, démontre combien les mœurs des Américains sont pures & respectables ; leur indulgence pour les foiblesses humaines. —

JE restai quelque temps dans cette maison qui avoit l'air très-pauvre ; mais en visitant les logemens, je les trouvai si mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Cafe, s'informer si j'y trouverois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une : j'y allai à pied, laissant mes chevaux dans l'autre maison, & je fus assez heureux pour avoir un bon lit & un souper tel quel, mais que je trouvai très-bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois servi par une grande femme de vingt-cinq ans d'une très-belle figure, d'une taille noble & distinguée. Je demandai si c'étoit la fille de mon hotesse. Celle-ci qui étoit une bonne grosse femme, assez curieuse & assez bavarde, & qui m'avoit déjà pris en amitié, parce

que je répondois à ses questions tant qu'elle vouloit , me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans ; cependant elle en tenoit un dans ses bras qu'elle caressoit beaucoup , & dont elle paroissoit prendre grand soin. A qui appartient donc celui-ci , lui dis-je ? A la grande femme que vous voyez , me répondit-elle. — Et quel est son mari ? — Elle n'en a pas. — Elle est donc veuve ? Non , elle n'a jamais eu de mari. C'est , ajouta-t-elle , une aventure malheureuse qui seroit trop longue à vous conter ; cette pauvre fille s'est trouvée dans le besoin , je l'ai prise chez moi , & j'ai soin de la mère & de l'enfant. — Avancerai-je un paradoxe , si je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre chose , combien les mœurs des Américains sont pures & respectables ? — Chez eux le vice est si étranger , si rare , que le danger de l'exemple est presque nul ; de sorte qu'une faute de ce genre est regardée comme une maladie accidentelle , dont il faut guérir l'individu qu'elle attaque , sans prendre aucune mesure pour éviter la contagion. J'ajouterai que l'acquisition d'un citoyen est si précieuse dans ce pays ,

qu'une fille en élevant son enfant semble expier la foiblesse qui lui a donné l'existence. Ainsi la morale, qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la société, semble quelquefois être locale & modifiée par les temps & les circonstances. Lorsqu'un enfant sans asyle, sans propriété, sera un fardeau pour l'État, un être voué au malheur, ne devant sa conservation qu'à la pitié & non à l'utilité publique, on verra sa mère humiliée, peut-être même punie, & alors on justifiera cette sévérité par tous ces dogmes austères, qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant.

Description intéressante des agrémens & des talens de l'oiseau-moqueur.

LE souvenir de cet évènement, présage des succès qui ont couronné notre campagne, m'occupa d'autant plus agréablement pendant la soirée, que j'étois établi dans une assez bonne auberge, où l'on nous servit un excellent souper, composé principalement d'esturgeons & d'aloses, deux sortes de poissons pour le moins aussi bons en Virginie qu'en Europe, mais qui ne se font voir qu'au printemps.

Le lendemain matin j'eus une jouissance d'un autre genre; je m'étois levé avec le soleil, & tandis qu'on préparoit le déjeuner, je me promenois autour de la maison. Les oiseaux se faisoient entendre de tous cotés, mais mon attention fut fixée par un chant fort agréable, dont les sons paroissoient venir d'un arbre prochain. Je m'en approchai doucement, & je reconnus que j'en

avois l'obligation à un *Moking - Bird* (oiseau moqueur, appelé ainsi parce qu'il imite le chant des autres oiseaux de manière à faire croire qu'il s'amuse à les contrefaire) qui saluoit le soleil levant; d'abord je craignois de l'effaroucher, mais tout au contraire ma présence lui fit plaisir, & il parut se réjouir d'avoir un auditeur. Il chanta mieux que jamais, & son émulation augmenta encore lorsqu'il vit deux chiens, qui me suivoient, s'approcher de l'arbre sur lequel il étoit perché. Alors il ne cessa de voltiger d'une branche à l'autre toujours en chantant : car cet oiseau singulier, aussi remarquable par son agilité que par son ramage, s'élève & s'abaisse continuellement, de sorte qu'il ne paroît pas moins le favori de Terpichore que celui de Polyhymnie. Assurément on ne peut lui reprocher de fatiguer ses auditeurs ; car rien n'est plus varié que son chant : c'est au point qu'il est impossible de l'imiter, & même d'en donner une idée. Comme il eut lieu d'être très-content de mon attention à l'écouter, il ne me cacha aucun de ses talens ; on eût dit qu'après m'avoir fait enten-

dre un très-joli concert, il vouloit encore me donner la comédie. En effet, il se mit à contrefaire différens oiseaux : ceux qu'il imita de la manière la plus reconnoissable, du moins pour un étranger, sont le geai, le corbeau, le cardinal & le vaneau. Il sembloit chercher à me retenir auprès de lui, & lorsque après l'avoir écouté près d'un quart d'heure, je voulus me rapprocher de la maison, il me suiyoit en volant d'arbre en arbre, toujours continuant de chanter tantôt ses propres chansons, tantôt celles qu'il avoit apprises en Virginie & dans ses voyages ; car cet oiseau est du nombre de ceux qui changent de climat, quoiqu'on le voie quelquefois pendant l'hiver.

L'Auteur est reçu dans la maison du Général Nelson, il rend un compte très-détaillé de cette famille, de l'agrément qu'il y a eu. Il fait un portrait particulier du Secrétaire Nelson, & de sa conduite pendant la guerre.

EN l'absence du Général, Mesdames Nelson, sa mère & sa femme, me reçurent avec toute l'honnêteté, la simplicité & la cordialité, qui est le partage de cette famille; mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes fussent pour faire les honneurs d'une maison, cinq ou six Nelson s'étoient rassemblés pour me recevoir, entr'autres le Secrétaire Nelson, oncle du Général, deux frères de celui-ci & deux fils du Secrétaire. Ces jeunes gens étoient tous mariés, plusieurs avoient leurs femmes avec eux, & celles-ci leurs petits enfans, tous s'appellant Nelson, tous distingués seulement par leur nom de baptême, de sorte que pendant deux



jours que je passai dans cette maison vraiment patriarcale, il me fut impossible de savoir à qui ils appartenoient. Lorsque je dis que je passai deux jours dans cette maison, on doit l'entendre dans le sens le plus littéral; car le temps fut si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen d'en sortir. Le logement n'étant ni commode, ni spacieux, le parloir ou le salon rassembloit la compagnie, sur-tout les hommes, depuis l'heure du déjeuner jusqu'à celle de se coucher; mais la conversation étoit libre, agréable & bien soutenue. Si on vouloit y faire quelque diversion, on trouvoit sous sa main de très-bons livres François & Anglois, & un excellent déjeuner à 9 heures du matin, un grand diner à 2 heures, le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit souper de fort bonne mine à dix heures du soir, faisoient une heureuse division de la journée pour ceux dont l'estomac pouvoit s'y prêter. Il n'est pas inutile d'observer que dans cette occasion où 15 ou 20 personnes, dont 4 étrangers à la famille & au pays, se trouvoient rassemblés à la campagne, & contraints par le mauvais temps à

rester

rester dans la maison, il ne fut pas seulement question de jouer : combien de parties de trictrac, de whisk, de lotto, auroient été chez nous la conséquence nécessaire d'une pluie obstinée ? Peut-être aussi quelques amusemens plus agréables auroient varié la scène ; la musique, le dessein, la lecture publique, l'ouvrage des femmes, sont des ressources inconnues en Amérique, mais il faut espérer qu'elle ne tardera pas à les acquérir. Certainement il ne manquoit que de l'étude à une jeune Miss Toliver, qui chanta quelques jolis airs, dont les paroles étoient Angloises, mais la musique Italienne ; sa voix charmante & l'aimable simplicité de son chant, lui tenoient lieu de goût, si ce n'étoit pas le goût lui-même, le goût naturel, toujours sûr lorsqu'il est renfermé dans de justes limites, & que timide dans sa foiblesse il ne s'est pas encore compromis avec les mauvais modèles. Miss Toliver avoit accompagné à Offly Mme. William Nelson sa sœur, qui venoit de faire une fausse couche & qui gardoit son lit. Elle a été élevée au milieu des bois par un père, grand chasseur de renard ; ainsi

elle n'a pu apprendre à chanter que des oiseaux du voisinage , quand les hurlemens des chiens courans lui permettoient des les écouter. Elle est d'une figure agréable , ainsi que Madame Nelson sa sœur , quoique moins jolie qu'une troisième sœur , qui étoit restée dans la maison paternelle. Ces jeunes personnes venoient souvent à Williamsbourg lorsqu'il y avoit des bals ; elles y paroissoient aussi bien mises que les habitans de la ville , & toujours avec le maintien le plus décent. D'un autre coté les jeunes gens de l'armée avoient pris beaucoup d'amitié pour M. Toliver leur père , & ils se donnoient quelquefois la peine d'aller déjeuner & parler de chasse avec lui. Les Demoiselles qui paroissoient de temps en temps , ne gâtoient point la conversation. Ces jolies Nymphes , plus timides & plus douces que celles de Diane , ne conduisoient pas la chasse , mais elles en inspiroient le goût ; elles savoient se défendre des chasseurs , mais elles n'accabloient point de leurs flèches ceux qui osoient les regarder.

Après cette petite digression , pour laquelle on aura sans doute quelque

indulgence, il est difficile de trouver une transition qui me conduise à parler d'un vieux Magistrat, dont les cheveux blancs, la taille élevée & la figure noble, commandent le respect & la vénération. Le Secrétaire Nelson, dont il s'agit maintenant, doit ce titre à la place qu'il occupoit sous le gouvernement Anglois. En Virginie le Secrétaire, chargé de conserver les registres de tous les actes publics, étoit membre nécessaire du Conseil dont le Gouverneur étoit le chef. M. Nelson a occupé cette place pendant 30 ans; il a vu l'aurore du beau jour qui commençoit à s'élever sur son pays, il a vu se former les orages qui l'ont troublé; il n'a cherché ni à les rassembler, ni à les conjurer. Trop avancé en âge pour désirer une révolution, trop prudent pour l'arrêter, si elle étoit nécessaire, & trop fidèle à ses concitoyens pour séparer ses intérêts des leurs, il a choisi pour se retirer des affaires l'époque même de leur changement: ainsi descendant du théâtre lorsque de nouveaux drames demandoient de nouveaux acteurs, il a pris sa place parmi les spectateurs,

sont content de faire des vœux pour le succès de la pièce & d'applaudir à ceux qui joueroient bien leur rôle. Mais dans la dernière campagne le hasard l'a remis sur la scène & lui a donné une funeste célébrité. Il habitoit à York, où il s'étoit fait bâtir une très-belle maison; le goût & même le luxe européen n'en avoient pas été exclus. On admiroit surtout une cheminée & quelques bas-reliefs de très-beau marbre & très-bien travaillés, lorsque la destinée conduisit Lord Cornwallis dans cette ville pour le désarmer, ainsi que ses troupes jusque-là victorieuses. Le Secrétaire Nelson ne crut pas devoir fuir les Anglois, à qui il ne pouvoit être odieux ni inspirer aucun ombrage. Il fut bien traité par le Général, qui choisit sa maison pour y établir son logement; mais cette maison placée sur une hauteur, dans la situation de la ville la plus agréable, étoit aussi placée près des fortifications les plus importantes. C'étoit le premier objet qui frappât les regards lorsqu'on approchoit d'York: bientôt au lieu de l'attention des voyageurs, elle attira celle des canoniers & des bom-

bardiers , bientôt elle fut presqu'entièrement détruite. M. Nelson l'occupoit encore au moment où nos batteries, essayant leurs premiers coups, tuèrent un de ses Nègres à très-peu de distance de lui. Lord Cornwallis lui-même fut obligé de chercher un autre asyle; mais quel asyle auroit pu convenir à un vieillard que la goute privoit pour lors de l'usage de ses jambes? Quel asyle surtout auroit pu le défendre contre les angoisses horribles qu'éprouvoit un père assiégé par ses propres enfans? car il en avoit deux dans l'armée Américaine, de sorte que chaque boulet qui étoit tiré pouvoit porter la mort dans son sein, soit qu'il partit de la ville, soit qu'il vint de la tranchée. J'ai été témoin de l'anxiété cruelle d'un de ces malheureux jeunes gens, lorsque après avoir envoyé un *flag* pour redemander son père, il tenoit les yeux fixés sur la porte de la ville par laquelle ce *flag* devoit sortir, & sembloit attendre sa propre sentence de la réponse qu'il recevoit. Lord Cornwallis n'eut pas l'inhumanité de se refuser à une demande si juste. Je ne puis me rappeler sans émotion d'avoir

vu ce vieillard au moment où il venoit de descendre chez le Général Washington : il étoit assis, parce que son attaque de goutte continuoit encore, & tandis que nous étions debout autour de lui, il nous racontoit avec un visage ferein quel avoir été l'effet de nos batteries, dont sa maison avoit éprouvé les premiers coups.

La tranquillité qui a succédé à ces temps malheureux, en lui donnant le loisir de compter ses pertes, ne lui en a pas rendu le souvenir plus amer. Il vit heureux dans une de ses plantations, où il ne lui faut pas six heures d'avertissement pour rassembler une trentaine de ses enfans ou petits-enfans, neveux ou petits-neveux, qui sont au nombre de 70 tous habitans la Virginie. Le rapide accroissement de sa propre famille justifie ce qu'il me disoit de celui de la population générale. Les emplois qu'il a occupés toute sa vie, l'ont mis à portée d'en avoir des notions exactes. En 1742 les personnes taillables de l'État de Virginie, c'est - à - dire les mâles blancs au dessus de l'âge de 16

ans, & les mâles & femelles noirs au dessus du même âge, étoient au nombre de 63,000; maintenant ils excèdent 160,000.

L'Auteur loge chez M. Steel; il raconte la manière cruelle dont il a été traité à la guerre. Le pont naturel, sa description. Séjour chez M. Grisby, qui sert de guide à l'Auteur. Observations d'histoire naturelle.

ON croira aisément que je ne fus pas tenté de déjeûner dans cette maison. Je partis donc de bonne heure le 18 dans l'espérance qu'on me donna de trouver une auberge à 10 milles de là: mais cette espérance fut trompée. M. Smith, planteur assez pauvre, auquel on m'avoit adressé, n'avoit ni fourage pour nos chevaux, ni vivres pour nous; seulement il nous assura qu'à 8 milles plus loin nous trouverions un moulin dont le propriétaire étoit aussi aubergiste. Nous trouvames en effet le moulin & le meunier; celui-ci étoit un jeune homme de 22 ans, d'une figure charmante, dont les belles dents, les lèvres vermeilles & les joues fleuries, rapel-

loient.

loient le portrait que M. de Marmontel a fait de Lubin. Cependant sa démarche & son maintien ne répondoient pas à la fraîcheur de ses traits, il paroissoit lent & inactif. Je lui en demandai la raison; il me répondit qu'il étoit toujours languissant depuis la bataille de Guilford où il avoit reçu 15 ou 16 coups de sabre. Il n'avoit pas comme les Romains de couronne pour attester sa valeur; il n'avoit pas non plus comme les François de brevet de pension, ni d'honneurs; mais à la place un morceau de son crâne, que sa femme alla chercher & qu'il me fit voir. Certainement je ne m'attendois pas à trouver au milieu de ces solitudes de l'Amérique la déplorable trace du fer Européen; mais ce qui me toucha le plus, fut d'apprendre que c'est après avoir reçu une première blessure & s'être rendu prisonnier qu'il avoit été si cruellement écharpé. Ce malheureux jeune homme me racontoit qu'accablé de coups & inondé de sang, il avoit encore eu la présence d'esprit de penser que ses cruels ennemis ne vouvroient pas laisser subsister un témoin & une victime de leur barbarie,

& qu'il ne lui restoit d'autre moyen de sauver sa vie que de paroître l'avoir perdue. . . . Il faudroit avoir les yeux de la justice divine pour demêler & reconnoître les auteurs d'un pareil crime; il faudroit avoir la voix de Stentor, il faudroit avoir toutes les trompettes de la renommée pour les dévouer à l'horreur des temps présens & à venir, & pour annoncer aux Souverains, aux Généraux & à tous les chefs, que les atrocités qu'ils tolèrent ou qu'ils laissent impunies, s'accumuleront un jour sur leur tête, & les rendront l'exécration d'une postérité plus sensible & plus éclairée que nous ne le sommes encore.

Quand M. Steel (c'est le nom de mon hôte) auroit été plus actif, quand sa femme, qui étoit jeune & jolie, auroit été plus industrieuse, ils n'auroient pu suppléer l'un & l'autre à la disette totale où ils se trouvoient pour lors de pain & de toute espèce de boisson. La pain venoit d'être pétri, & n'étoit pas encore au four; pour les liqueurs, elles n'étoient point en usage dans la maison, & le même ruisseau qui faisoit tourner le moulin, servoit à désaltérer

le jeune ménage; de forte qu'on pouvoit appliquer à M. & Me. Steel ces vers du Guarini.

Quel fonte onde ella beve,

Quel folo anco la bagna e la consiglia.

Mais ces mœurs pastorales conviennent peu à des voyageurs; cependant quelques gâteaux de farine cuits sur les cendres, d'excellent beurre, du bon lait, & sur-tout l'intérêt que M. Steel nous inspiroit, nous firent passer agréablement le temps nécessaire pour mettre nos chevaux en état d'achever une longue & pénible journée. Vers 5 heures du soir, & après avoir fait 38 milles de chemin, nous trouvames quelques maisons où nous apprimes que nous étions encore à 6 milles de *Praxton's-Tavern* où nous devons coucher, que nous avions deux gués à passer, dont le dernier étoit devenu impraticable à cause des pluies, mais que nous ne serions pas arrêtés, parce que nous trouverions un canot qui nous passeroit de l'autre coté, tandis que nos chevaux suivroient à la nage. La nuit & un gros orage,

qui approchoient d'un pas égal, nous firent hâter le nôtre. Cependant comme nous fûmes obligés de monter & de descendre une montagne très-élevée, à peine restoit-il un peu de crépuscule lorsque nous arrivâmes à la seconde rivière, qui n'est rien moins que celle de *James*, mais près de sa source & à l'endroit où elle coule des montagnes sous le nom de *Fluvanna*. L'embarras étoit de faire passer dix hommes & dix chevaux avec le seul secours d'un petit canot de sauvages, qui pouvoit tenir au plus 4 ou 5 personnes, & d'un seul Negre armé d'une sagaye en guise de rame. On mit dans le bateau nos selles & nos équipages; on fit plusieurs voyages, & à chaque fois on menoit deux chevaux par la bride qui suivoient à la nage. Il étoit nuit close & nuit très-obscurcure lorsque ce manège fut fini; mais après qu'on eut, non sans peine, resellé & rechargé nos chevaux, l'embarras fut de gagner l'auberge qui étoit encore à un demi-mille delà: en effet, la rivière coule entre deux espèces de précipices; & comme le bateau n'avoit pu aborder au même endroit où se trouve le gué

& par conséquent le chemin, il falloit gravir la montagne par un sentier très-peu pratiqué & très-difficile même en plein jour. Nous ne nous en ferions jamais tirés si je n'avois engagé notre batelier à nous conduire; nous montames donc de notre mieux, chacun conduisant son cheval par la bride, au milieu des arbres, dont l'obscurité de la nuit ne nous permettoit pas de voir les branches lors même qu'elles nous frappaient le visage; enfin nous arrivames à Praxton's-Tavern. Il étoit dix heures du soir & la maison étoit fermée. Je devois dire les maisons, car il y en avoit deux: j'approchai de celle qui s'offrit la première & je frappai à la porte; on m'ouvrit; & je vis 5 ou 6 petits Negres couchés sur une natte devant un grand feu. Je me fis ouvrir l'autre maison, & je trouvai 5 ou 6 enfans blancs couchés pareillement sur une natte devant un grand feu, 2 ou trois Negres adultes présidoient à ces deux compagnies; il me dirent que M. Praxton, sa femme & toute sa famille, avoient été invités à une nôce, mais qu'ils n'étoient pas loin, & qu'ils alloient les

chercher. Moi qui étois invité à souper par une faim très-naturelle après une longue marche & beaucoup de fatigue, je me trouvois dans une position bien différente des mariés & de leurs convives. J'étois sur-tout glacé par la crainte de voir revenir nos hôtes complètement ivres. Je me trompai, ils arrivèrent avec toute leur raison, ils furent honnêtes & empressés, & à près de minuit nous eumes un excellent souper; quoique les logemens & les lits ne fussent pas tels que nous les aurions désirés, ils étoient meilleurs que chez Mme. Tease, & nous n'avions pas droit d'être difficiles. D'ailleurs nous goûtions la satisfaction d'avoir atteint le but de notre voyage; le *Pont-naturel* n'étoit pas à plus de 8 milles, & nous avions pris toutes les informations nécessaires pour en trouver le chemin.

Le lendemain matin le déjeuner fut prêt de bonne heure & servi par les filles du Capitaine Praxton. Dans la soirée précédente elles n'avoient pas paru absolument à leur avantage; cependant autant que l'obscurité de la cham-

bre où nous soupions, notre appetit & les immenses bonnets dont elles s'étoient affublées pour la nôce, nous avoient permis d'en juger, nous les avions trouvées assez bien : mais lorsqu'à la lumière du jour nous les vîmes avec leurs cheveux retrouffés pour toute coifure, le repos de la nuit pour toute parure, & pour toute grace leur simplicité naturelle, nous nous confirmâmes dans l'opinion que nous avions déjà prise du peuple des montagnes, qui est en général plus beau & plus sain que celui des bords de la mer. Il y avoit dans la maison un jeune homme assez bien mis & d'une figure agréable. Je crus que c'étoit un parti qui se propofoit pour l'une de nos hotesses, mais j'appris qu'il étoit venu pour des mariages de toute autre espèce ; en effet, mes compagnons de voyage m'ayant invité à venir voir un parfaitement beau cheval qui étoit seul dans une petite écurie, j'appris que c'étoit un étalon que ce jeune homme avoit amené de plus de 80 milles de là, pour vendre ses faveurs aux jumens du pays. Il faisoit payer 20 shellings ou 18 liv. de notre monnoie pour chaque visite,

ou le double pour une société plus suivie, ce qui est beaucoup moins qu'on ne paye dans le reste de la Virginie. Ces détails, qui peuvent paroître minutieux, serviront pourtant à faire connoître un pays, où les hommes dispersés dans les bois ne sont isolés que par l'aïssance domestique, qui les rend indépendans les uns des autres, & se correspondent lorsque les besoins mutuels & l'intérêt général le demandent; mais je suis trop près du *Pont-naturel* pour m'arrêter à d'autres objets.

Je m'étois mis en marche à 9 heures du matin, & pour dire vrai un peu à l'aventure; car dans ces montagnes, où il y a trop ou trop peu de chemins, on croit toujours avoir donné aux voyageurs des indications suffisantes, & ils ne manquent guère de s'égarer; c'est le défaut ordinaire de ceux qui enseignent ce qu'ils savent trop bien, & les chemins des sciences ne sont pas exempts de cet inconvénient. Heureusement qu'après avoir marché à peine l'espace de 2 milles, je rencontraï un homme qui venoit de faire ferrer son cheval à une forge voisine, &

qui s'en retournoit chez lui suivi de 5 ou 6 chiens courans ; la conversation s'établit entre nous, & ce qui arrive rarement en Amérique, il fut curieux de savoir qui j'étois & où j'allois. Ma qualité d'Officier général François, ma curiosité pour les merveilles de son pays, lui inspirerent de l'intérêt pour moi ; il s'offrit de me conduire, & il me mena tantôt par de petits sentiers, tantôt à travers les bois, toujours grim pant, descendant les montagnes, de sorte que sans guide il m'eût fallu être forcier pour trouver le chemin ; enfin au bout de deux heures nous descendimes une côte escarpée & nous en montames une autre. Pendant ce temps-là il cherchoit à engager de plus en plus la conversation ; enfin il poussa son cheval plus vite, & puis s'arrêtant tout court, il me dit :

» Vous voulez voir le *Pont-naturel*,
 » n'est-il pas vrai ? eh bien ! vous êtes
 » maintenant dessus ; descendez de
 » cheval, marchez 20 pas sur la droite
 » ou sur la gauche & vous verrez ce
 » prodige. “ Je m'étois bien apperçu qu'il y avoit des deux cotés une profondeur assez considérable, mais les

arbres m'avoient empêché d'en juger ou d'y faire attention. En approchant du précipice je vis d'abord deux grandes masses ou chaînes de rochers, qui formoient les revêtemens d'un ravin ou plutôt d'un abîme immense : mais en me plaçant, non sans précaution, sur l'ourlet même de l'escarpement, je vis que ces deux parois se réunissoient sous mes pieds en formant une voûte dont je ne pouvois encore connoître que la hauteur. Après avoir joui de ce spectacle magnifique mais effrayant, au point que plusieurs personnes ont peine à le soutenir, je me portai du côté du sud dont l'aspect n'est pas moins imposant, il est même plus pittoresque. Cette Thébaïde, ces pins antiques, ces masses de rochers d'autant plus étonnantes qu'elles semblent avoir une sauvage symétrie & concourir grossièrement à un but, tout cet appareil de la nature brute & informe, qui essaye les moyens de l'art, assiègent à la fois les sens & la pensée, & excitent une ténébreuse & mélancholique admiration. Mais c'est au pied des rochers, au bord d'un petit ruisseau qui coule sous cette arche immense, qu'il faut juger de son

étonnante structure; on y reconnoît les contreforts, les arrière-vouffures & les profils que l'architecture auroit pu lui donner; l'arche n'est pas complète, la portion orientale de l'arc n'étant pas aussi grande que l'occidentale, parce que de ce côté la montagne est plus élevée que celle qui lui est opposée. Une chose extraordinaire, c'est qu'on ne voit dans la partie inférieure du ruisseau aucun débris considérable, aucune trace du déchirement qui a dû détruire le noyau du rocher, pour n'en laisser subsister que la partie supérieure; car c'est-là la seule hypothèse qui puisse rendre raison d'un tel prodige. Nul recours possible à celui d'un volcan, ou d'une alluvion, nulle trace d'un embrâsement subit, ou du travail lent & pénible des eaux. Le rocher est de nature calcaire, & ses couches sont parallèles à l'horizon, circonstance qui exclut encore l'idée d'un tremblement de terre ou d'une crevasse souterraine. Enfin ce n'est point à un petit nombre de voyageurs à décider l'opinion publique sur cette merveille de la nature: c'est aux savans des deux mondes à qui il appartient d'en juger,

& ils feront à portée de le faire. On a pris les mesures nécessaires pour lui donner toute la publicité qu'elle mérite; un Officier du génie, M. le Baron de Turpin, très-bon mathématicien & très-bon dessinateur, est allé en prendre les principales dimensions & les principaux aspects. Son travail sera présenté au Roi, & j'espère qu'il sera rendu public.

Connoissons donc nos propres forces, si nous ne connoissons pas celles de la nature; laissons à des mains plus habiles le soin de faire ce tableau, dont nous n'avons donné qu'une foible esquisse, & continuons de rendre compte de notre voyage, dont l'objet est déjà rempli, mais qui n'est pas encore près d'être terminé, puisque le *Pont-naturel* n'est pas à moins de 250 milles de Williamsbourg. Pendant que je l'examinois de tous cotés, & que j'essayois même d'en dessiner quelques points de vue, mes compagnons de voyage avoient appris que leur conducteur & le mien étoit un aubergiste, dont le maison ne se trouvoit pas éloignée de plus de 7 à 8 milles de l'endroit où nous étions, & à plus de

deux milles du chemin que nous devions prendre le lendemain pour sortir des montagnes. M. Grisby (c'est le nom de notre guide) avoit témoigné quelque desir de nous recevoir chez lui, & il assuroit que nous y serions aussi bien que dans l'auberge qu'on nous avoit indiquée chez M. Praxton : quand même je n'en aurois pas été persuadé, j'avois trop d'obligations à M. Grisby pour ne pas lui donner la préférence. Je recommençai donc à traverser les bois sous sa conduite ; ces bois étoient très-élevés ; des chênes forts & robustes, des pins démesurés, qui suffiroient aux flottes de toutes les nations de l'Europe, y vieillissent & y meurent sur leur sol natal, sans que la main de l'industrie puisse jamais les en tirer. On est surpris de trouver dans ces forêts inhabitées les traces de plusieurs incendies. Ces accidens sont quelques fois causés par l'imprudence des voyageurs qui allument du feu tandis qu'ils prennent quelque repos, & négligent après cela de l'éteindre : on n'y fait pas grande attention quand les bois seuls en sont les victimes ; mais ces bois sont toujours cultivés dans quelques parties.

Le feu gagne souvent les barrières dont les champs sont entourés, & quelquefois les maisons mêmes, ce qui cause la ruine des cultivateurs. Je me souviens que tandis que j'étois à Monticello, d'où l'on peut découvrir 30 ou 40 lieues de bois, je vis plusieurs incendies à 3 ou 4 lieues les uns des autres; ils continuèrent jusqu'à ce qu'une grande pluie, qui survint heureusement, réussit enfin à les éteindre.

J'arrivai chez M. Grisby un peu avant 5 heures, n'ayant fait d'autre rencontre dans mon chemin que celle d'un dindon sauvage, qui se leva d'assez loin & qu'il me fut impossible de retrouver. La maison n'étoit pas grande, mais propre & commode; nous la trouvâmes déjà occupée par des voyageurs, auxquels nous devions assurément toute sorte de respect, si la prééminence entre les voyageurs se mesure sur le chemin qu'ils ont à faire. C'étoit un jeune homme de 28 ans, bien portant & de bonne humeur. Il étoit parti de Philadelphie avec une jolie femme âgée de 20 ans & un petit enfant au maillot, pour aller s'établir à 500

milles au delà des montagnes , dans un pays nouvellement habité & voisin de Lohir , qu'on appelle le Comté de *Kentocket*. Tout son équipage consistoit en un cheval qui portoit sa femme & son enfant ; nous restames stupéfaits de la manière dégagée dont il procédoit à son expédition , & nous nous permimes de lui en témoigner notre surprise. Il nous dit que les bonnes terres étoient trop difficiles à acquérir en Pensilvanie , que les denrées y étoient trop chères & les hommes trop nombreux ; qu'en conséquence il avoit jugé à propos d'acheter pour à peu près 50 louis une concession de mille arpens de terre dans le *Kentocket*. Cette concession avoit été faite autrefois à un Colonel de milice , lorsque le Roi d'Angleterre jugea à propos d'ordonner la distribution de ces terrains immenses , dont une partie fut vendue , & l'autre réservée pour les récompenses des troupes Américaines qui avoient servi en Canada. Mais, lui répondis-je, où sont les bestiaux, les instrumens aratoires avec lesquels vous comptez commencer vos défrichemens ? Dans le pays même, me dit il ; je ne porte rien avec moi, mais

j'ai de l'argent dans ma poche & rien ne me manquera. Je commençois à me rendre raison de la résolution de ce jeune homme actif, vigoureux & sans souci; mais cette jolie femme âgée de 20 ans seulement, je la croyois au désespoir du sacrifice qu'elle venoit de faire. Je cherchois à épier dans ses traits, dans sa contenance les sentimens secrets dont son ame étoit occupée. Quoiqu'elle se fût retirée dans une petite chambre, pour nous faire place, elle venoit plusieurs fois dans celle où nous étions; je vis, non sans étonnement, que ses agrémens naturels étoient encore embellis par la sérénité de son ame. Elle caressoit souvent son enfant & son mari, & paroissoit fort disposée à remplir ce premier vœu de toute colonie naissante, l'accroissement de la population.

Tandis qu'on préparoit le souper, qu'on parloit de voyages, & qu'on cherchoit sur la carte le chemin que nos émigrans devoient suivre, je réfléchis qu'il restoit encore une heure de jour, que c'étoit positivement celle où j'avois

vu les gélinotes , & qu'on m'avoit assuré qu'il y en avoit dans le voisinage ; je crus qu'il falloit profiter de l'heure du chasseur comme de celle du berger ; je pris donc mon fusil , & j'allai me promener dans les bois : mais à la place de gélinotes , je ne trouvai qu'un lapin que je blessai , mais qui se laissa couler dans un fond où je le perdis de vue ; heureusement pour moi que les chiens courans de M. Grisby accoururent au coup de fusil , & me trouvèrent mon lapin qui avoit gagné le creux d'un arbre , au haut duquel il auroit monté s'il n'avoit pas eu une jambe cassée ; car les lapins de l'Amérique diffèrent de ceux de l'Europe en ce qu'ils ne font pas de terriers , & se réfugient dans le creux des arbres , où ils montent comme des chats & souvent à une hauteur assez considérable. Content de ma victoire , je revins à la maison , mais je m'arrêtai quelque temps à entendre au coucher du soleil deux *Thrush* , ou grives rouffes , qui sembloient s'être défiées au chant comme les bergers de Théocrite. Cet oiseau doit à mon avis être considéré comme le

rossignol de l'Amérique. Il ressemble au nôtre par la forme , par la couleur & par les habitudes , mais il est du double plus gros ; son chant est semblable à celui de la grive , mais tellement varié & perfectionné , que si l'on en excepte les notes égales & plaintives du rossignol européen , on pourroit les prendre l'un pour l'autre. C'est un oiseau de passage comme *le moqueur* , & comme lui aussi il reste quelquefois pendant l'hiver.

De retour à la maison , le souper étoit désormais mon unique affaire ; M. & Madame Grisby en étoient entièrement occupés , tandis que leurs filles , âgées de 16 à 17 ans & faites à peindre , préparoient le couvert. Je priai M. Grisby de souper avec nous , mais il n'y voulut pas consentir , parce qu'il avoit encore à travailler pour notre propre service. Ses soins ne furent pas inutiles , notre souper fut très-bon ; mais ce jour-là & les trois jours suivans nous n'eumes à boire que du Whiskey , dont nous fimes cependant du Towdy assez passable. Le lendemain matin le déjeuner fut prêt de bonne heure & correspondant au souper.

M. Grisby , qui n'avoit plus rien à faire , se mit à table avec nous. Il avoit un cheval fellé , parce qu'il vouloit nous servir encore de guide jusqu'au Ferry de *Greenly* , où nous devons repasser la Fluvanna ; mais on vint me dire qu'un de mes chevaux de fuite étoit si blessé sur le garrot , qu'il étoit impossible de le monter. Cet accident étoit d'autant plus fâcheux , que j'avois déjà été obligé d'en laisser un chez M. Jefferson , de sorte que je n'en avois plus de relai. J'eus recours à mon ami M. Grisby. Il me dit que le seul de ses chevaux qui me convint étoit celui qu'il montoit ordinairement , & dont il alloit se servir pour me conduire , mais qu'il m'en accommoderoit volontiers en prenant le mien à la place. Je l'assurai que je lui donnerois tout ce qu'il voudroit de retour. Il alla voir mon cheval , & en rentrant il me dit qu'il croyoit qu'il vaudroit bien le sien , lorsqu'il seroit guéri , & que je ferois là dessus tel arrangement que je voudrois. L'un & l'autre pouvoient valoir 10 à 12 louis , je lui en donnai deux de retour , & il fut parfaitement content. Un moment avant je lui avois

demandé le mémoire de ma dépense, & comme il n'avoit jamais voulu me le présenter, disant toujours qu'il s'en rapportoit à moi, je lui avois donné 4 louis; il les reçut, mais en m'assurant que c'étoit le double de la dépense que j'avois faite. Enfin il fallut quitter cette bonne maison, mais non pas M. Grisby, qui avoit pris un autre cheval & m'accompagnoit. En chemin il me montra deux plantations qu'il avoit possédées successivement avant de se fixer dans celle qu'il cultive maintenant; il les avoit laissées déjà en assez bon état, & les avoit vendues à raison de 12 ou 13 shellings l'acre, ce qui revient à peu près à dix livres de notre monnoie. Nous vîmes encore plusieurs autres plantations au milieu des bois; elles étoient toutes situées au bord de quelque ruisseau dont la source n'étoit pas éloignée. Les pêchers, qu'on a soin d'y planter, & les arbres de Judée, qui croissent naturellement au bord de l'eau, étoient également avec les sapins & les chênes immenses, au milieu desquels on avoit commencé ces nouvelles cultures.

Il étoit près de dix heures lorsque nous arrivâmes au Ferry ; comme nous en approchions , & que nous suivions déjà les bords de la rivière , j'apperçus un animal que je ne connoissois pas ; il revenoit du bord de la rivière & cherchoit à gagner le bois. Je pouffai mon cheval de ce coté-là , espérant l'effrayer & le forcer à monter sur un arbre , car je le prenois pour un *Raccoon*. Effectivement je le vis grimper sur l'arbre le plus proche de lui , mais assez lentement & assez mal-adroitement. Je n'eus pas grande peine à le tuer , car il ne cherchoit pas même à se cacher comme les écureuils en se couvrant de quelques grosses branches. Lorsque je l'eus arraché à mes chiens , au milieu desquels il se débattoit , & qu'il avoit même mordu assez fort , je l'examinai plus attentivement , & je reconnus que c'étoit le *Monax* , où la marmotte d'Amérique ; sa forme , sa fourrure & sa couleur , ressemblent beaucoup à celles du rat musqué , mais il est plus gros , & il en diffère particulièrement en ce qu'il a la queue courte & garnie de poils ; mais comme le rat musqué il a les os des côtes si courts

& si flexibles , qu'on les prendroit pour de simples cartilages ; de sorte que quoiqu'il soit beaucoup plus épais qu'un lièvre , il pourroit passer par un trou qui n'auroit pas plus de $\frac{3}{4}$ pouces de diamètre.

L'auteur passe plusieurs jours chez M. Jefferson. Détail de l'habitation, appelée Monticello. Caractère de M. Jefferson. Conversation entre lui & l'auteur. Rencontre avec le Colonel Armand, Marquis de la Roverie. Loup apprivoisé. Distinction de l'homme libre.

JE me mis en marche à 8 heures du matin, n'ayant rien appris dans cette maison qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est que M. & Madame *Bothwell*, quelques robustes & bien portans qu'ils m'ayent paru l'un & l'autre, ont eu 14 enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de 2 ans. Nous approchions d'une chaîne de montagnes assez élevées, qu'on appelle les *montagnes de l'ouest*, parce qu'elles sont les premières en marchant vers l'ouest, & avant d'arriver aux chaînes de montagnes connues en France sous le nom d'*Apalaches*, & en Virginie sous celui de *Blue-ridge*, *Nord-ridge* & *Alleghany*. Comme le pays est très-couvert

de bois , on jouit peu de leur aspect ; je marchai long-temps fans voir d'habitations , & assez embarrassé de choisir entre les différens chemins qui se croisoient de temps en temps ; mais enfin j'atteignis un voyageur qui m'avoit précédé , & qui me servit non seulement à m'indiquer mon chemin , mais aussi à me le faire trouver moins long. C'étoit un Irlandois assez récemment arrivé en Amérique , mais qui avoit déjà eu le temps d'y faire plusieurs campagnes & de recevoir un bon coup de fusil dans la cuisse ; il me dit qu'on n'avoit jamais pu tirer la balle, mais il n'en étoit pas moins bien portant & de bonne humeur. Je lui fis raconter ses exploits militaires , & je lui demandai sur-tout quelques détails sur le pays qu'il habite maintenant ; car il m'avoit dit qu'il étoit établi dans la Caroline du nord , à plus de 80 milles de *Catawaw* & à plus de 300 milles de la mer. Ces nouveaux établissemens sont d'autant plus intéressans à connoître , qu'éloignés de tout commerce , ils sont fondés uniquement sur l'agriculture ; je veux parler de cette agriculture des Patriarches , qui consiste à faire naître des denrées

denrées pour la seule consommation du propriétaire, sans espérance de les vendre ou de les échanger. Il faut donc que ces colons se suffisent à eux mêmes. On conçoit aisément que les alimens ne leur manquent pas ; mais il faut que leurs propres brebis, que leurs propres champs leur fournissent les vêtemens. Il faut qu'ils travaillent eux-mêmes leurs laines & leurs chanvres pour en faire du drap & de la toile, qu'ils préparent leur cuir pour en faire des souliers, &c. &c. Quant à la boisson, ils sont obligés de se contenter du lait & de l'eau jusqu'à ce que leurs pommiers soient assez grands pour porter des fruits, ou qu'ils ayent pu se procurer des alambics pour distiller leurs grains. On n'imagineroit pas en Europe quel est dans ces temps difficiles l'article qui manque le plus aux nouveaux colons : ce sont des cloux ; car la hache & la scie peuvent suppléer à tout le reste. On trouve pourtant le moyen d'élever des barrières & de construire des toits sans employer des cloux ; mais cela rend l'ouvrage beaucoup plus long, & on fait quel est dans de pareilles circonstances le prix du temps & du travail. C'étoit

une question bien naturelle que de demander à un tel cultivateur quelles affaires pouvoient le conduire à plus de 400 milles de chez lui. J'appris qu'il faisoit le seul commerce dont son pays soit susceptible, celui dont les gens les plus aisés cherchent à augmenter leur fortune; il étoit venu vendre des chevaux. En effet, ces animaux se multiplient aisément dans des contrées où les pâturages sont très-abondans; & comme on peut les conduire sans aucune dépense, en les faisant paître aussi sur la route, ils forment l'objet d'exportation le plus commode pour tous les pays éloignés des chemins & du commerce.

La conversation qui s'étoit établie entre nous continuant toujours, elle nous conduisit insensiblement au pied des montagnes; nous n'eumes pas de peine à reconnoître sur un de leurs sommets la maison de M. *Jefferson*; car on peut dire qu'elle brille seule en ces retraites. C'est lui qui l'a bâtie & qui en a choisi le site; car quoiqu'il possédât déjà des terres assez considérables aux environs, dans un pays si désert rien ne l'auroit

empêché de former un établissement partout où il auroit voulu : mais la nature devoit à un sage & à un homme de goût de lui offrir dans son propre héritage le local où il pourroit mieux l'étudier & en jouir. Il a appelé cette maison *Monticello*, *) nom très-modeste assurément, car elle est placée sur une montagne très-élevée, mais qui annonce l'attrait du propriétaire pour la langue qu'on parle en Italie, & sur tout pour les beaux arts dont cette contrée fut le berceau, & dont elle est encore l'asyle. Déformais je n'avois plus besoin de guide ; je me séparai donc de mon Irlandois, & après avoir monté près d'une demi-heure par un chemin assez commode, j'arrivai à *Monticello*. Cette maison, dont M. *Jefferson* a été l'architecte & souvent l'ouvrier, est bâtie dans un genre italien & assez élégant, sans être pourtant exempte de défauts. Elle consiste dans un gros pavillon carré, dans lequel on entre par deux portiques ornés de colonnes. Le rez de chaussée est principalement occupé

*) En Italien *Monticello* signifie petite montagne, monticule.

par un grand fallon très-élevé, qui sera décoré dans un style absolument antique; au dessus du fallon est une bibliothèque de même forme; deux petites ailes, qui n'ont qu'un rez de chaussée & un attique, accompagnent ce pavillon, & doivent communiquer avec des cuisines, offices, &c. qui formeront des deux cotés une espece de soubassement, surmonté d'une terrasse. Ce n'est pas pour décrire la maison que j'entre dans ces détails, c'est pour prouver qu'elle ne ressemble pas à celles qu'on voit dans ce pays-ci; de sorte qu'on peut dire que M. *Jefferson* est le premier Américain qui ait consulté les beaux arts pour savoir comment il se mettroit à couvert; mais c'est de lui dont je devois seulement m'occuper. Je devois peindre un homme qui n'a pas encore 40 ans, dont la taille est élevée & la figure douce & agréable, mais dont l'esprit & les connoissances pourroient tenir lieu de tous les agrémens extérieurs; un Américain qui sans être jamais sorti de son pays, est musicien, dessinateur, géometre, astronome, physicien, jurisconsulte & homme d'état; un Sénateur de l'Amérique

qui a siégé deux ans dans ce fameux Congrès, auteur de la révolution, dont on ne parle jamais ici sans un respect malheureusement mêlé de trop de regrets ; un Gouverneur de la Virginie, qui a rempli ce pénible emploi pendant les invasions d'*Arnold*, de *Phillips* & de *Cornwallis* ; enfin un Philosophe retiré du monde & des affaires, parce qu'il n'aime le monde & les affaires qu'autant qu'il peut se flatter d'être utile, & que l'esprit de ses concitoyens n'est encore en état ni de supporter la lumière, ni de souffrir la contradiction. Une femme douce & aimable, de jolis enfans qu'il prend soin d'élever, une maison à embellir, de grandes possessions à améliorer, les sciences & les arts à cultiver, voilà ce qui reste à M. *Jefferson* après avoir joué un rôle distingué sur le théâtre du nouveau monde, & ce qu'il a préféré à la commission honorable de Ministre plénipotentiaire en Europe. La visite que je lui faisois n'étoit pas inattendue ; il y avoit longtems qu'il m'avoit invité à venir passer quelques jours au sein de sa société, c'est-à-dire, au milieu des montagnes. Cependant je trouvai son

abord sérieux & même froid ; mais je n'eus pas passé deux heures avec lui que je crus y avoir passé toute ma vie. La promenade, la bibliothèque, & surtout une conversation toujours intéressante, toujours soutenue par cette satisfaction si douce qu'éprouvent deux personnes qui, en se communiquant leurs sentimens & leurs opinions, se trouvent toujours d'accord & s'entendent à demi mot, me firent passer quatre jours comme quatre minutes. Cette conformité de sentimens & d'opinions sur laquelle j'insiste, parce que c'est à moi à m'en applaudir, & qu'il faut bien que l'égoïsme se montre par quelque endroit, cette conformité, dis-je, étoit si parfaite, que non seulement nos goûts étoient semblables, mais aussi nos prédilections; ces prédilections que les esprits secs & méthodiques ridiculisent en les traitant d'enthousiasme, & dont les hommes sensibles & animés se glorifient en leur donnant aussi le nom d'enthousiasme. Je me rappelle avec plaisir qu'un soir, comme nous étions à causer autour d'un bowl de punch, après que Madame *Jefferson* s'étoit retirée, nous vinmes à

parler des poésies d'*Ossian*. Ce fut une étincelle d'électricité qui passa rapidement de l'un à l'autre ; nous nous rappellions les passages de ces sublimes poésies qui nous avoient le plus frappés , & nous en entretenions mes compagnons de voyage , qui heureusement savoient très-bien l'Anglois & étoient en état de les apprécier , mais qui ne les avoient jamais lus. Bientôt on voulut que le livre eut part à la *Toast* ; on alla le chercher , il fut placé près du bowl de punch , & l'un & l'autre nous avoient déjà conduits assez loin dans la nuit , avant que nous nous en fussions aperçus. D'autres fois la physique , d'autres fois la politique , ou les arts , faisoient le sujet de nos entretiens ; car il n'est pas d'objets qui aient échappé à M. *Jefferson* , & il semble que dès sa jeunesse il ait placé son esprit comme sa maison sur un lieu élevé , d'où il pût contempler tout l'univers.

Le seul étranger qui nous visita pendant notre séjour à *Monticello* fut le Colonel *Armand* , le Marquis de la *Roverie* , ci-devant Lieutenant dans le Ré-

giment des gardes Françoises , qui passa en Amérique en 1777 où il a servi avec distinction jusqu'à la paix. Pour se conformer aux mœurs d'un peuple qui vit sous un gouvernement démocratique , & chez lequel les titres sont peu connus , il n'a jamais voulu porter que son nom de famille , dont j'ai déjà parlé dans mon premier journal. On fait qu'il passa en France l'année dernière avec le Colonel *Laurens* ; il en est revenu assez-tôt pour se trouver au siege d'York , où il a marché comme volontaire à l'attaque des redoutes. L'objet de son voyage étoit d'acheter en France un habillement & un équipement complets pour une légion , qu'il avoit déjà commandée , mais qui avoit été détruite dans les campagnes du sud , & qu'il falloit former de nouveau. Il en a fait l'avance au Congrès , qui s'est engagé à fournir les hommes & les chevaux. *Charlotte-ville*, petite ville naissante , située dans une vallée à 2 lieues de *Monticello* , est le quartier qu'on a assigné pour l'assemblée de cette légion. Le Colonel *Armand* m'invita à venir dîner chez lui le lendemain ; je m'y rendis avec

M. *Jefferson* & je trouvai la légion sous les armes. Elle doit être composée de 200 chevaux & de 150 hommes d'infanterie. La cavalerie étoit presque complète & assez bien montée ; l'infanterie étoit encore très-foible , mais le tout étoit bien habillé , bien armé , & avoit très-bon air. Je dinai chez le Colonel *Armand* avec tous les Officiers de son Régiment & avec son loup ; car il s'est amusé à élever un loup qui a maintenant dix mois , & qui est aussi familier, aussi doux & aussi gai qu'un jeune chien ; il ne quitte pas son maître , & il a même le privilège de partager son lit. Je souhaite qu'il réponde toujours à une si bonne éducation , & qu'il ne reprenne pas son caractère naturel , quand il sera parvenu à l'âge de loup : il n'est pas tout-à-fait de la même espèce que les nôtres , car son poil est presque noir & très-lissé , de sorte que sa tête n'a rien de féroce , & que sans ses oreilles droites & sa queue pendante , on le prendroit aisément pour un chien. Peut-être doit-il aux soins qu'on prend de sa toilette cet avantage singulier de ne point exhaler une mauvaise odeur ; mais

j'ai remarqué que les chiens n'en avoient pas horreur, & que lorsqu'ils rencontroient sa trace, il n'y faisoient aucune attention : or il me paroît difficile que toute la propreté possible trompe l'instinct de ces animaux, qui ont une telle horreur pour les loups, qu'on en a vu au jardin du Roi se hériffer & hurler à la seule odeur de deux métis, nés d'un chien & d'une louve. Je suis donc porté à croire que cette particularité appartient à l'espece des loups noirs ; car on en voit aussi en Amérique de semblables aux nôtres ; peut-être en avons-nous en Europe de semblables à ceux de l'Amérique ; du moins le pourroit-on conclure de cette façon de parler si commune, *il a peur de moi comme du loup gris*, qui donneroit à entendre qu'il y auroit aussi des loups noirs.

Puisque je me trouve conduit à parler des animaux, je placerai ici quelques observations que M. *Jefferson* m'a mis à portée de faire sur les seules bêtes fauves qui soient communes dans ce pays-ci. J'ai été long-temps en doute si on devoit les appeller chevreuils, cerfs

ou daims ; car on leur donne le premier de ces noms en Canada , le second dans les provinces de l'est , & le troisième dans celles du midi : d'ailleurs en Amérique les nomenclatures sont si peu exactes , & les observations si rares , qu'on ne peut obtenir aucune lumière en questionnant les gens du pays. *M. Jefferson* s'étant amusé à élever une vingtaine de ces animaux dans un parc , ils y font bientôt devenus assez familiers , comme cela arrive à tous les animaux de l'Amérique , lesquels s'apprivoisent en général beaucoup plus aisément que ceux d'Europe. Il se plaît à leur donner à manger , & ils viennent prendre jusques dans sa main des grains de bled de Turquie , dont ils sont très-friands. Je le suivis un soir & je descendis avec lui dans une profonde vallée , où ils ont coutume de se rassembler à la fin du jour. Je les vis marcher , courir , sauter ; & plus j'examinai leurs allures , moins je fus en état de les annexer à aucune espèce Européenne. Ils sont absolument de la même couleur que les chevreuils , & cette couleur ne varie

pas dans les individus , même lorsqu'ils sont domestiques , ce qui arrive souvent aux daims. Leurs bois , qui n'ont jamais plus d'un pied & demi de long , ni plus de trois ou quatre cors de chaque coté , sont plus ouverts & plus palmés que ceux du chevreuil , & se dirigent obliquement en avant. Leur queue est de huit à dix pouces de long , & lorsqu'ils sautent , ils la portent presque verticale comme les daims , auxquels ils ressemblent encore non seulement par leurs proportions , mais par la forme de la tête , qui est plus allongée & moins moutonnée que celle du chevreuil ; d'ailleurs ils diffèrent de ceux-ci en ce qu'ils ne vont pas deux à deux & qu'ils s'assemblent quelquefois en hordes comme les cerfs & les daims. Enfin d'après mes propres observations , & tout ce que j'ai pu recueillir à ce sujet , je suis resté convaincu que cette espece est particulière à l'Amérique , & qu'on peut la considérer comme moyenne entre celle du daim & celle du chevreuil : c'est celle que M. de *Buffon* a très-bien décrite sous le nom de *Kariacon*.

M. *Jefferson* n'étant pas chasseur, & n'ayant jamais passé les mers, ne pouvoit pas avoir d'opinion arrêtée sur cette partie de l'histoire naturelle, mais il n'a pas négligé les autres. Je vis avec plaisir qu'il s'étoit appliqué particulièrement aux observations météorologiques. C'est en effet de toutes les branches de la physique celle qu'il convient le plus aux Américains de cultiver, parce que l'étendue de leur pays & la variété des sites leur donnent sur ce point un grand avantage sur nous, qui d'ailleurs en avons tant sur eux. M. *Jefferson* a fait avec M. *Mathisson*, Professeur de mathématiques très-instruit, des observations correspondantes sur les vents qui regnent à *Williamsbourg* & à *Monticello*; & quoique ces deux endroits ne soient distans que de 50 lieues, & ne se trouvent séparés par aucune chaîne de montagnes, la disparité entre les résultats s'est trouvée telle que sur 127 observations du vent de nord-est à *Williamsbourg*, il n'y en a eu que 32 à *Monticello*, où le nord-ouest a presque toujours compensé le nord-est. Il paroît que celui-ci est un vent de mer, qu'un obstacle léger

arrête facilement ; en effet il y a 20 ans qu'il ne se faisoit presque point sentir au delà de *West-point*, c'est-à-dire au confluent du *Pamunkey* & du *Matapony*, qui se réunissent pour former la rivière d'York, à peu près à 35 milles de son embouchure. Depuis que les progrès de la population & de l'agriculture ont considérablement éclairci les bois, ils pénètrent jusqu'à *Richemont* qui est à 30 milles plus loin ; surquoy on peut remarquer, 1^o. que les vents varient infiniment dans leur obliquité & dans la hauteur de leur région ; 2^o. que rien n'est moins indifférent que la manière dont on procède au défrichement d'un pays, parce que la salubrité de l'air, l'ordre même des saisons, peuvent dépendre de l'accès qu'on accorde aux vents & de la direction qu'on leur donne. C'est une opinion généralement répandue à Rome, que l'air y est moins sain depuis qu'on a abattu une grande forêt qui se trouvoit entre cette ville & Ostie, & qui la défendoit des vents connus sous le nom de *Sirocco* & de *Libico* : on croit aussi en Castille que l'extrême sécheresse dont on se plaint de plus en

plus, doit son origine au défrichement des bois qui avoient coutume d'arrêter & de rompre les nuages. Il est encore une autre considération très-importante sur laquelle j'ai cru devoir fixer l'attention des savans de ce pays-ci, quelque défiance que j'aie de mes propres lumières en physique, comme sur tout autre objet. La plus grande partie de la Virginie est un terrain si plat & tellement entrecoupé de creeks & de grandes rivières, qu'il paroît absolument rattaché sur la mer & tout entier de nouvelle création. Il est donc marécageux, & ce n'est qu'en coupant beaucoup de bois qu'on peut parvenir à le dessécher; mais d'un autre côté il ne sera jamais assez assaini pour ne pas abonder en exhalaisons méphitiques; & de quelque nature que soient ces exhalaisons, soit qu'elles participent de l'air fixe ou de l'air inflammable, il est sûr que la végétation les absorbe également, & que les arbres sont très-propres à remplir cet objet. Il paroît donc qu'il est également dangereux, & de conserver une grande quantité de bois, & d'en abattre une grande quantité; de sorte que la

meilleure manière de procéder aux défrichemens, feroit de les disperfer autant qu'il feroit possible, & de laisser toujours subsister quelques bouquets de bois entre les différentes plantations. De cette façon le terrain sur lequel on habiteroit feroit toujours assez assaini; & comme il restera encore des marais considérables qu'on ne pourra pas dessécher, on ne courroit pas le risque d'admettre trop aisément les vents qui en apporteroient les exhalaisons.

Mais je m'apperçois que mon journal ressemble assez aux conversations que j'avois avec M. *Jefferson*; je passe d'un objet à l'autre, & je m'oublie en écrivant comme je m'oublois en m'entretenant avec lui. Il faut quitter l'ami de la nature, mais non pas la nature elle-même, qui m'attend dans toute sa splendeur au but de mon voyage; je veux parler de ce fameux *pont de rocher* qui réunit deux montagnes, la chose la plus curieuse que j'aie vu de ma vie, parce que c'est celle dont il est plus difficile de rendre raison. M. *Jefferson* auroit bien voulu m'y conduire, quoique
cette

cette merveille soit à plus de 80 milles de chez lui, & qu'il la connût parfaitement; mais sa femme n'attendoit que le moment d'accoucher, & il n'est pas moins bon mari que bon philosophe & bon citoyen. Il se contenta donc de me servir de guide pendant l'espace de 16 milles jusqu'au passage de la petite rivière de *Merburn*; là nous nous séparâmes, & j'ose me flater que ce fut avec un regret mutuel.

Je marchai encore 17 milles, toujours dans les gorges de *Western mountains*, avant de trouver un endroit où je pusse faire reposer mes chevaux; enfin je m'arrêtai dans une maison isolée chez un Irlandois appelé *Macdonald*, où je trouvai des œufs, du jambon, des poulets & du *whiskey*, & où je fis un très-bon diner. Cet Irlandois étoit honnête & serviable, & sa femme, qui est d'une figure douce & très-agréable, n'avoit rien d'agreste dans son maintien & dans ses manières. C'est qu'au milieu des bois & des soins rustiques un Virginien ne ressemble jamais à un paysan d'Europe; c'est toujours un homme libre

qui a part au gouvernement, & qui commande à quelques Nègres; de façon qu'il réunit ces deux qualités distinctives de citoyen & de maître, en quoi il ressemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formoient dans les républiques anciennes ce qu'on appelloit le *peuple*, peuple très-différent du peuple actuel, & qu'on a mal-à-propos confondu avec celui-ci dans toutes ces déclamations frivoles, dont les auteurs demi-philosophes, comparant toujours les temps anciens avec les modernes, ont pris les peuples pour les hommes en général, & préconisé les oppresseurs de l'humanité en croyant défendre la cause de l'humanité. Que d'idées auroient besoin d'être rectifiées! que de mots dont le sens est encore vague & indéterminé! La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, & cette manière de l'exprimer a toujours eu beaucoup de faveur. Cependant la dignité de l'homme est une chose comparative; si elle est prise dans un sens individuel, elle est d'autant plus grande qu'un homme considère de classes au dessous de lui. C'est le plébéien qui fait celle du noble,

l'esclave qui fait celle de l'homme libre, le noir celle du blanc. Si elle est prise dans un sens général, elle peut encore inspirer aux hommes des sentimens de tyrannie & de cruauté dans leurs rapports avec les animaux, & détruisant ainsi la bienfaisance générale, aller contre l'ordre & le vœu de la nature. Quel est le principe sur lequel la raison échappée aux sophistes & aux rhéteurs pourra enfin se reposer ? L'égalité du droit, l'intérêt général qui commande à tous, l'intérêt particulier lié à l'intérêt commun, l'ordre de la société aussi nécessaire que la symétrie des ruches à miel, &c. Si tout cela ne prête pas beaucoup à l'éloquence, il faudra s'en consoler, & préférer la bonne morale à la belle morale.

Comparaison des femmes de l'Amérique, de l'Angleterre, du Nord, avec celles de la France & du Midi. Compliment au beau sexe de France.

Comme je ne comptois y passer qu'une demi-heure au plus, j'étois resté assis sous des arbres; mais M. d'Oyré étant entré dans la maison, revint & me dit qu'il y avoit trouvé un cercle de quatre ou cinq jeunes personnes toutes jolies & fort bien mises. J'eus la curiosité de les voir, & mes regards se fixèrent aussitôt sur une jeune femme de 18 ans, qui donnoit à tetter à son enfant. Ses traits étoient si beaux & si réguliers, elle avoit une telle décence & une telle modestie dans son maintien, qu'elle me retraçoit parfaitement ces belles vierges de Raphaël, modèle ou exemple du *beau idéal*. Comme ce n'est plus qu'en philosophe qu'il m'est permis de considérer la beauté, je placerai ici une observation que j'ai faite souvent en pays étran-

ger, & sur-tout en Angleterre & en Amérique: c'est que la beauté des traits & des formes, la beauté indépendante des grâces, du mouvement & de l'expression, se trouve plus communément chez les peuples du Nord ou parmi les races qui en descendent, qu'en France & vers le midi. S'il falloit en assigner la cause, je dirois que, par je ne sais quelle raison, étrangère sans doute à la température du climat, la jeunesse est chez eux plus hâtive, plus prématurée: d'où il résulte que dans les jeunes personnes, même dans les filles de 12 à 13 ans, la rondeur des formes se trouve réunie à la fraîcheur du teint & à cette régularité plus parfaite qu'ont les traits lorsqu'ils ne sont pas encore modifiés par les passions & par les habitudes. En France c'est tout différent: les enfans y sont à la vérité assez jolis jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, mais il est rare que les filles conservent leur beauté au moment où elles approchent de la puberté. Il faut pour ainsi dire deviner alors ce qu'elles seront un jour, & souvent les pronostics sont trompeurs. Ce temps est une espèce de chrysalide pendant la-

quelle les jolies deviennent laides & les laides jolies. C'est depuis 20 jusqu'à 25 ans que s'opère le développement des traits, & que s'achève l'ouvrage de la nature, si toutefois il n'est pas dérangé par les maladies, & sur-tout par les suites morales & physiques du mariage. D'un autre côté, la beauté de nos femmes une fois échappée à ce danger, se conserve bien plus long-temps qu'ailleurs. Il semble que leur ame se soit identifiée avec leurs traits, & qu'elle veille à leur conservation. Nul mouvement sans grace, nulle grace sans expression, l'envie de plaire perfectionne & perpétue les moyens de plaire, & la nature plutôt aidée que contrariée par l'art, n'est pas livrée à l'abandon de la vie domestique, ni prodiguée à une fécondité sans mesure. Ainsi les arbres utiles peuvent servir à la décoration des jardins, si l'abondance des fruits n'empêche pas la fleur de renaître. Il résulte de ces réflexions que les Françaises n'ont rien à envier aux étrangères; qu'à la vérité leur beauté est moins hâtive & moins parfaite, mais qu'elle est plus piquante & plus durable; que si d'au-

tres font meilleures à peindre, elles font meilleures à voir; enfin que si elles ne font pas toujours celles qu'on admire le plus, elles font certainement celles qu'on aimera le plus & le plus long-temps.

Arrivée à Petersbourg. Description des différens établissemens qui y sont, & particulièrement de ceux de Mme. Bowlling. Histoire de la Princesse Pocabunta & du Cap. Smith. Caractère, richesses de M. Bull.

JE partis de *Powhatan* le 24. d'assez bonne heure, & après m'être arrêté deux fois, la première pour déjeuner dans une petite maison assez pauvre à 8 milles de *Powhatan*, & la 2me. à 24 milles plus loin dans un lieu appellé *Chesterfield court house*, où je vis les restes de casernes occupées autrefois par le Baron de Stubens, & brûlées depuis par les Angjois, j'arrivai à *Petersbourg* à l'entrée de la nuit. Cette journée fut encore de 44 milles. La ville de *Petersbourg* est située sur la rive droite de l'*Apamatock*. Il y a bien quelques maisons sur la rive gauche, mais cette espèce de fauxbourg est un chef-lieu qui envoie des députés à l'assemblée, & qui s'appelle

s'appelle *Pocahunta*. Je passai la rivière sur un *ferry boat*, & je fus conduit dans une petite auberge à 30 pas delà, qui n'avoit pas grande apparence. Cependant quand j'y entrai je vis un appartement bien proprement meublé, une grande femme bien habillée & de très-bon air, qui donnoit tous les ordres nécessaires pour notre réception, & une jeune Demoiselle non moins grande & très-élégante, qui étoit occupée à travailler. Je m'informai de leurs noms, & je trouvai qu'ils n'étoient pas moins imposans que leur extérieur. La maîtresse de la maison, déjà veuve pour la seconde fois, s'appelloit *Mistrifs Spencer*, & sa fille, qui étoit du premier lit, *Mifs Saunders*. On me fit voir ma chambre à coucher, & la première chose qui frappa mes regards, fut un grand & magnifique clavecin, sur lequel il y avoit encore une guitare. Ces instrumens de musique appartenoient à *Mifs Saunders*, qui savoit très-bien en faire usage; mais comme j'avois plus besoin d'un souper que d'un concert, ma première impression fut de trouver mes hoteffes de trop bonne compagnie, & de craindre d'avoir

moins d'ordres à donner que de compliments à faire. Cependant il se trouva que Mad. *Spencer* étoit la meilleure femme du monde, gaie & même rieuse, disposition très - rare en Amérique, & que sa fille, toute élégante qu'elle paroissoit, étoit douce, honnête & de bonne conversation; mais pour des voyageurs affamés tout cela ne pouvoit encore être considéré que sous un seul point de vue, c'est-à-dire, comme un augure pour le souper. Ce souper ne se fit pas attendre; à peine avions-nous admiré la propreté & la beauté de la nape, que la table fut couverte de très-bons plats, & sur-tout de poissons monstrueux & excellens. Nous allâmes nous coucher déjà très-bien avec nos hoteffes, & le lendemain matin nous déjeûnâmes avec elles. J'étois prêt à fortir pour me promener, lorsque je reçus la visite d'un certain M. *Victor*, que j'avois vu à *Williamsbourg*. C'est un Prussien qui a servi autrefois, & qui après avoir beaucoup voyagé en Europe, est venu s'établir dans ce pays-ci, où il a d'abord fait fortune par ses talens, & a fini par devenir planteur comme les autres. Il est

excellent musicien & joue de toute sorte d'instrumens, ce qui le fait rechercher dans tous les environs. Il me dit qu'il étoit venu passer quelques jours chez Mme. *Bowling*, une des plus riches propriétaires de la Virginie, & à qui la moitié de la ville de *Petersbourg* appartient. Il ajouta qu'elle avoit appris mon arrivée, & qu'elle comptoit que je viendrois diner chez elle. J'acceptai la proposition, & je me mis sous la conduite de M. *Victor*, qui me mena d'abord voir les *Warehouses*, ou magasins de tabac. Ces magasins, dont on a construit une grande quantité en Virginie, mais dont malheureusement une partie a été brûlée par les Anglois, sont sous la direction de l'autorité publique. Il y a des Inspecteurs nommés pour vérifier la qualité du tabac que les planteurs y font porter, & s'ils la trouvent bonne, ils donnent un reçu de la quantité. Alors le tabac peut être considéré comme vendu, car ces récépissés sont monnoie dans le pays. Je suppose par exemple que j'aie déposé à *Petersbourg* vingt *hogs-heads*, ou boucaults de tabac: je puis m'en aller à 50 lieues delà, comme à

Alexandrie ou à *Frédéricksbourg*, & si j'ai besoin d'acheter des chevaux, des draps, ou toute autre chose, je les paye avec mes reçus, lesquels circuleront peut-être encore dans nombre de mains, avant de parvenir dans celles des négocians qui viennent enlever des tabacs pour les exporter. Il résulte de là que la tabac est non-seulement valeur de banque, mais monnoie de commerce. On entend dire souvent: *J'ai payé ma montre 10 hogsheads, ou l'on m'en a offert 20, &c.* Il est vrai que le prix de cette denrée, qui est presque toujours le même en temps de paix, peut varier en temps de guerre. Mais alors celui qui le reçoit en paiement, faisant un marché libre, calcule ses risques & ses espérances. Enfin on doit regarder cet établissement comme très-utile, puisqu'il met les denrées en valeur & en circulation, dès qu'elles sont recueillies, & qu'il rend en quelque sorte le cultivateur indépendant du marchand.

Les magasins de *Petersbourg* appartiennent à *Mme. Bowlling*. Ils ont été épargnés par les Anglois, soit parce que

les Généraux *Phillips* & *Arnold*, qui ont logé chez elle, ont eu quelque égard pour sa propriété, soit parce qu'ils vouloient conserver le tabac qu'ils comptoient vendre à leur profit. *Phillips* mourut dans la maison de Mme. *Bowling*, & alors le commandement se trouva dévolu à *Arnold*. J'ai oui dire à Lord *Cornwallis*, qu'à son arrivée il se trouva en grande dispute avec la marine, qui prétendoit que tout le butin devoit lui appartenir. Lord *Cornwallis* termina la querelle en faisant brûler le tabac; mais Mme. *Bowling* avoit eu le crédit & le temps de le faire transporter hors de ses magasins. Elle n'a pas été moins heureuse de sauver un superbe établissement qu'elle possède dans la même ville; c'est un moulin qui fait mouvoir un si grand nombre de meules, de blutoirs, de vans, &c. & d'une manière si simple & si facile, qu'il lui rapporte plus de vingt mille livres de reste. Je passai près d'une heure à en examiner toutes les parties, à en admirer la charpente & la construction. Ce sont les eaux de l'*Apamatock* qui le font mouvoir; on

les a détournées au moyen d'un canal creusé dans le roc.

Après avoir continué ma promenade dans la ville, où je vis nombre de boutiques, dont plusieurs assez bien fournies, je jugeai que le moment étoit venu de faire ma visite à Mme. *Bowling*, & je priai M. *Victor* de me mener chez elle. Sa maison, ou plutôt ses maisons, car elle en a deux symétriques & sur la même ligne, qu'elle se propose de joindre ensemble par un corps de logis, ces maisons, dis-je, sont situées au haut d'un talus assez considérable, qui s'éleve du terrain où est bâtie la ville de *Petersbourg*, & qui correspond si parfaitement au cours de la rivière, qu'il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût autrefois la rive même de l'*Apamatock*. Ce talus & le plateau immense sur lequel la maison de Mme. *Bowling* est bâtie, sont couverts d'herbe & forment un excellent pâturage, qui appartient encore à Mme. *Bowling*; il étoit autrefois entouré de barrières, & elle y nourrissoit de très-beaux chevaux; mais les Anglois ont brûlé les barrières, & emmené une grande partie

des chevaux. A mon arrivée je fus d'abord reçu par Mlle. *Bowling*, jeune fille de 15 ans, plus fraîche que jolie; sa mère, son frère & sa belle-sœur vinrent ensuite. La première ressemble peu à ses compatriotes; c'est une femme de plus de 50 ans, vive, active, intelligente, qui fait bien gouverner son immense fortune, & ce qui est plus rare encore, qui fait en user. Pour son fils & sa belle-fille je les avois déjà vus à Williamsbourg. Le premier est un jeune homme qui paroît doux & honnête, mais sa femme âgée seulement de 17 ans est intéressante à connoître, non parce qu'elle a une figure & une taille extrêmement délicates & une tournure tout-à-fait européenne, mais parce qu'avec cette figure délicate elle est descendante de la Princesse sauvage *Pocahunta*, fille du Roi *Powhatan*, dont j'ai déjà parlé. Il faut croire que c'est plutôt du caractère de cette aimable Américaine que de ses formes extérieures que Madame *Bowling* a hérité. Peut-être ceux qui n'ont pas lu l'histoire particulière de la Virginie ignorent-ils que *Pocahunta* fut la protectrice des Anglois, & les déroba souvent à la cruauté de son père: elle n'avoit que 12

ans lorsque le Capitaine *Smith*, le plus brave, le plus intelligent & le plus humain des premiers colons, tomba entre les mains des sauvages. Il étoit déjà parvenu à entendre leur langage; plusieurs fois il avoit appaisé les querelles qui naissoient entr'eux & les Européens; plusieurs fois aussi il avoit été obligé de les combattre & de punir leur perfidie. Un jour, sous prétexte de commerce, il fut attiré dans une embuscade; il vit tomber les deux seuls compagnons qu'il avoit, mais il fut se débarasser à lui seul de la troupe dont il étoit environné. Malheureusement pour lui il crut pouvoir se sauver en traversant un marais, & il y resta embourbé, de manière que les sauvages, contre lesquels il ne lui restoit plus aucun moyen de défense, purent enfin le prendre, le lier & le conduire à *Powhatan*. Celui-ci fut si fier d'avoir en sa puissance le Capitaine *Smith*, qu'il le fit promener en triomphe chez tous les Princes ses tributaires, ordonnant qu'on le servit splendidement jusqu'à ce qu'il revint subir le sort qu'on lui préparoit. Le moment fatal étoit enfin arrivé; le Capitaine *Smith* étoit déjà couché devant le

foyer du Roi sauvage, la tête placée sur
 une large pierre pour recevoir le coup de
 la mort, lorsque *Pocahunta*, la plus
 jeune, la plus chérie des filles de *Pow-
 hatan*, se jeta les bras étendus sur le
 corps du Capitaine *Smith*, & déclara
 que si la sentence cruelle étoit exécutée,
 elle recevroit les premiers coups dont on
 voudroit le frapper. Tous les sauvages,
 y compris les despotes & les tyrans, sont
 plus sensibles aux pleurs d'un enfant qu'à
 la voix de l'humanité. *Powhatan* ne
 put résister aux larmes, aux prières de
 sa fille. Le Capitaine *Smith* obtint donc
 la vie, à condition qu'il payeroit sa ran-
 çon. Mais comment pouvoit-il se pro-
 curer la quantité de mousquets, de pou-
 dre & d'utenciles de fer qu'on lui de-
 mandoit? On ne vouloit pas le laisser
 retourner à *Jamestown*, on ne vouloit
 pas non plus que les Anglois fussent où
 il étoit, de crainte qu'ils ne le rede-
 mandassent les armes à la main. Le
 Capitaine *Smith*, qui n'avoit pas moins
 de tête que de courage, dit au Roi, que
 s'il vouloit seulement ordonner à un de
 ses sujets de porter une petite planche
 qu'il lui remettroit, il feroit trouver sous

un arbre à jour & heure nommés tout ce qu'on exigeoit pour sa rançon. *Powhatan* y consentit sans ajouter foi à ces promesses, & croyant que c'étoit un artifice du Capitaine pour prolonger sa vie; mais celui-ci avoit gravé sur la planche quelques lignes qui suffisoient pour rendre compte de sa situation. Le messager revint; on envoya au lieu indiqué, & on fut bien surpris d'y trouver tout ce qu'on avoit demandé. *Powhatan* ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen de transmettre ainsi sa pensée, & le Capitaine *Smith* fut désormais regardé comme un grand magicien, à qui on ne pouvoit trop témoigner de respect. Il laissa les sauvages dans cette opinion, & se hâta de les quitter; mais deux ou trois ans après, quelques différens étant encore survenus entr'eux & les Anglois, *Powhatan*, qui ne les croyoit plus forciers, mais qui ne les en redoutoit pas moins, trama un affreux complot pour se débarrasser d'eux. Il devoit les attaquer au sein de la paix & les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, *Pocahunta* profita de l'obscurité & d'un orage affreux, qui retenoit les

fauvages dans leurs cabanes, elle s'échappa de la maison de son père, avertit les Anglois de se tenir sur leurs gardes, mais les conjura d'épargner sa famille, de paroître ignorer ce qu'elle leur avoit appris, & de terminer toute querelle par un nouvel accommodement. Il seroit trop long de raconter tous les services que cet ange de paix rendit aux deux nations. Je dirai seulement que les Anglois, je ne fais par quel motif, mais assurément contre toute bonne foi & contre toute équité, s'avisèrent de l'enlever à son père. Elle pleura beaucoup & longtemps, mais ce fut une consolation pour elle de retrouver le Capitaine *Smith*, qui lui tint lieu de père; on la traita avec beaucoup de respect, & on la maria à un colon appellé *Ross*, qui bientôt après la mena en Angleterre. C'étoit sous le regne de *Jayques I*; on prétend que ce Monarque, pédant & ridicule en tous points, étoit si infatué des prérogatives de la Royauté, qu'il trouva mauvais qu'un de ses sujets eût osé épouser la fille d'un Roi sauvage. Il ne fera peut-être pas difficile de décider si dans cette occasion c'étoit le Roi sauvage qui étoit ho-

noré de se trouver placé sur une même ligne avec ce Prince européen , ou le Monarque Anglois qui par son orgueil & ses préjugés se mettoit au niveau d'un chef de sauvages. Quoi qu'il en soit , le Capitaine *Smith* , qui étoit retourné à Londres avant l'arrivée de *Pocahunta* , fut empresse de la revoir , mais n'osa pas la traiter avec la même familiarité qu'à *Jamestown*. Dès qu'elle l'avoit aperçu elle s'étoit jettée dans ses bras , en l'appellant son père ; mais voyant qu'il ne répondoit pas assez à ses caresses , & qu'il ne l'appelloit pas sa fille , elle détourna la tête , pleura amèrement , & fut long-temps sans qu'on pût obtenir d'elle une seule parole. Le Capitaine *Smith* lui demanda plusieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. *Quoi* , lui dit-elle enfin , *n'ai-je pas sauvé tes jours en Amérique ? Lorsque j'ai été arrachée du sein de ma famille & conduite parmi tes frères , ne m'as-tu pas promis de me tenir lieu de père , ne m'as-tu pas dit que si j'allois dans ton pays tu serois mon père , & que je serois ta fille ; tu m'as trompée , & je me trouve ici étrangère & orpheline.* On conçoit aisément qu'il ne fut pas diffi-

cile au Capitaine *Smith* de faire sa paix avec cette charmante créature qu'il aimoit tendrement. Il la présenta aux personnes les plus considérables des deux sexes, mais il n'osa la mener à la Cour, dont elle reçut pourtant des bienfaits : enfin après avoir passé plusieurs années en Angleterre, où elle donna des preuves continuelles de vertu, de piété & d'attachement à son mari, elle mourut comme elle étoit prête à s'embarquer pour retourner en Amérique. Elle n'avoit eu qu'un fils ; ce fils s'est marié & n'a laissé que des filles, celles-là que d'autres filles, & c'est ainsi, par une descendance féminine, que le sang de l'aimable *Pocahunta* coule maintenant dans les veines de la jeune & aimable *Mme. Bowling*.

On voit que je ne reviens à celle-ci qu'après un long détour, mais j'espère qu'on me pardonnera cette digression ; du moins je n'écris que pour ceux à qui elle pourra plaire. Ma visite à *Mme. Bowling* & à sa famille m'ayant suffi pour me faire juger que je passerois agréablement chez elle une partie de la journée, je sortis pour continuer mes promenades, &

je promis de revenir à deux heures. M. *Victor*, sous les auspices duquel j'étois encore, me conduisit au camp que les ennemis avoient occupé. Il témoigna du regret que je ne pusse pas voir de plus près la belle maison de campagne de M. *Banister*, que j'appercevois delà; le seul obstacle étoit la distance d'une demi-lieue à peu près, & la chaleur du haut jour. Il ne nous arrêta pas, & en marchant doucement nous arrivâmes sans fatigue à cette maison, qui est effectivement curieuse à voir, parce qu'elle est décorée dans un goût beaucoup plus qu'Anglois ou Américain, ayant trois portiques & trois principales entrées soutenues chacune par quatre colonnes. Elle étoit alors occupée par un habitant de la Caroline, appelé *Nelson*. La guerre lui avoit fait abandonner sa patrie, & la guerre l'est encore venu chercher à *Petersbourg*. Il m'invita à entrer chez lui, & tandis que suivant l'usage il me faisoit boire un verre de vin, arriva un autre Carolinien, appelé M. *Bull*, qui venoit lui demander à dîner. Il étoit Brigadier général de milice, & il venoit de l'armée de *Green*, où il avoit fait son temps de

service. L'histoire de *M. Bull*, qui sera fort courte, donnera une idée de l'état des provinces méridionales avant & pendant la guerre. Possesseur d'un grand nombre de Nègres & d'un mobilier considérable, sur-tout en argenterie, il ne crut pas après la prise de *Charlestown* devoir exposer ces richesses à la rapacité des Anglois. Il partit donc à la tête de 200 Nègres, & suivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ses effets & des provisions pour sa petite armée, il traversa ainsi la Caroline du Sud, celle du Nord, & une partie de la Virginie, établissant son camp tous les soirs dans l'endroit qui lui paroissoit le plus commode; il arriva ainsi à *Tukakoe*, sur la rivière de *James*, chez *M. Randolph*, riche habitant de la Virginie & son ancien ami. Celui-ci lui donna un terrain près de sa maison, sur lequel il en fit aussi-tôt construire une par ses Nègres. Là il vivoit tranquillement au milieu de ses esclaves & de ses troupeaux; mais voilà qu'*Arnold* & *Phillips* envahissent la Virginie & approchent de son nouvel asyle; aussi-tôt *M. Bull* de partir avec ses trésors, ses troupeaux & ses Nègres, pour se retirer dans le haut

pays du côté de *Frédéricksbourg*. Je lui demandai ce qu'il auroit fait, si nous n'étions pas arrivés tout à propos pour chasser les Anglois, qui se propofoient d'achever la conquête de la Virginie. Je me ferois retiré dans le *Maryland*, me répondit-il : & s'ils y étoient venus ? j'aurois gagné la Pensilvanie, & ainsi de fuite jusqu'à la nouvelle Angleterre. Ne croit-on pas voir ces anciens Patriarches émigrer avec leur famille & leurs troupeaux, sûrs de trouver partout une terre qui les recevra & qui les nourrira ? — Le Général *Bull* se dispofoit à retourner dans sa patrie pour y passer désormais des jours plus tranquilles, & moi, après lui avoir fait quelques questions sur les affaires du Sud, auxquelles il répondit avec beaucoup de franchise & de bon sens, je me disposai à retourner chez Madame *Bowling*, où mon attente ne fut pas trompée ; car on nous servit un très-bon diner, dont on nous fit les honneurs avec beaucoup de cordialité, & fans gêne & fans compliment. L'après-dinée Mlle. *Bowling* se mit au clavecin, & chanta comme une bonne musicienne, mais non pas avec une voix agréable ; l'héritière de *Pocahunta*

hunta prit une guitare & chanta comme une personne qui n'est pas musicienne, mais avec une voix charmante : enfin je rentrai chez moi où j'eus un autre concert, Mlle. *Saunders* ayant bien voulu me chanter aussi quelques airs, & s'accompagner tantôt sur le clavecin, tantôt sur la guitare.

Il falloit quitter le lendemain cette bonne maison & cette bonne compagnie ; mais avant de m'éloigner de *Petersbourg*, j'observai que cette ville est déjà florissante, & le deviendra toujours de plus en plus, sa situation étant très-favorable au commerce ; 1°. parce qu'elle est placée précisément au-dessous des *fall* rapides de l'*Apamatock*, & qu'à cet endroit même la rivière peut recevoir des bâtimens de cinquante à soixante tonneaux ; 2°. parce que toutes les productions qui naissent au Sud de la Virginie n'ont pas d'autre débouché, & que même celles de la Caroline du Nord prennent peu à peu ce chemin-là, la navigation de *Roanock* & du détroit d'*Abermale* n'étant pas à beaucoup près aussi commode que celle de l'*Apamatock* & de la rivière de *James*. Mal-

heureusement ces avantages sont compensés par l'insalubrité du climat. On assure que dans les trois petits bourgs de *Pocahunta*, de *Blandfort* & de *Petersbourg*, qu'on peut considérer comme ne formant qu'une seule ville, on trouve à peine deux personnes qui soient nées dans le lieu même. Cependant le commerce & la navigation y attirent toujours des étrangers; d'ailleurs le site est agréable, & peut-être parviendra-t-on à rendre ce climat plus sain en desséchant quelques marais aux environs.

Visite à M. Harisson Gouverneur de l'Etat de la Virginie, & ami intime de M. Francklin : confiance des Virginiens dans leurs chefs & les motifs de leur conduite.

DÈS que j'eus fini mon dîner, j'allai rendre visite à M. *Harisson* qui est maintenant Gouverneur de l'État : je le trouvai établi dans une maison fort simple, mais assez spacieuse, qu'on venoit d'accommoder pour lui. Comme l'assemblée ne siégeoit pas alors, rien ne le distinguoit des autres citoyens : un de ses frères qui est Colonel d'artillerie, & un de ses fils qui lui sert de Secrétaire, étoient avec lui. La conversation fut libre & agréable ; il désira même qu'elle fût prolongée, car m'étant levé au bout d'une demi-heure dans la crainte qu'il n'eût des affaires, il m'assura qu'il avoit fini toutes celles de la journée, & me pria de me rasseoir. Nous parlâmes beaucoup du premier Congrès assemblé en Amérique, où il avoit siégé pendant deux ans, & qui, comme je l'ai

dit plus haut , étoit composé de tout ce qu'il y avoit de plus distingué alors pour la vertu & pour la capacité. Ce sujet de conversation nous conduisit naturellement à celui dont les Américains s'entretiennent le plus volontiers , l'origine & le commencement de la révolution présente. Ce qu'elle eut de particulier en Virginie , c'est que le peuple de ce pays étoit certainement celui qui se trouvoit le mieux du gouvernement Anglois. Les Virginiens étoient plus cultivateurs que commerçans , & leur culture étoit plus riche qu'industrielle. Ils possédoient presque exclusivement une denrée privilégiée , le tabac ; les Anglois venoient la chercher dans le sein du pays , & ils apportoient en échange tous les objets d'utilité & même de luxe. Ils témoignent une affection , une prédilection particulière pour la Virginie , & favorisoient ainsi la disposition particulière du pays , où l'avarice & la paresse ont les mêmes droits , & se servent seules de limites l'une à l'autre. Sans doute il étoit difficile de persuader à ce peuple de prendre les armes parce qu'à 300 lieues delà la ville de Boston ne vouloit pas payer des droits pour le thé , & étoit en rupture

ouverte avec l'Angleterre. Il falloit substituer l'activité à la paresse, & la prévoyance à l'insouciance. Il falloit réveiller cette idée à laquelle frémit tout homme élevé dans les principes de la constitution Angloise, celle de la soumission à une taxe à laquelle on n'a pas consenti. Le cas n'étoit pas encore arrivé. Les gens instruits prévoyoit seulement que c'étoit là le but & la conséquence des premières démarches. Mais comment en convaincre le peuple ? Comment le décider par tout autre motif que la confiance qu'il avoit dans ses chefs ? M. *Harisson* m'a raconté que lorsqu'il partit avec MM. *Jefferson* & *Lée* pour se rendre à New-York, où le premier Congrès fut assemblé, nombre d'habitans considérables, mais peu éclairés, les vinrent trouver & leur dirent : „ Vous prétendez qu'on veut „ enyahir nos droits & nos privileges, „ nous ne le voyons pas clairement, mais „ nous le croyons puisque vous nous en „ assurez ; nous allons nous engager dans „ un pas dangereux, mais nous avons „ confiance en vous, & nous ferons tout „ ce que vous jugerez convenable. “ M. *Harisson* ajouta, qu'il se trouva très-sou-

âgé lorsque peu de temps après le Lord North fit un discours, dans lequel il ne put s'empêcher de manifester le plan du gouvernement Britannique. Ce discours fut imprimé dans les gazettes, & toute l'Amérique en retentit. Ayant eu depuis occasion de revenir en Virginie, il revit les mêmes personnes qui lui avoient parlé avant son départ; elles avouèrent qu'il ne les avoit pas trompées, & désormais elles furent entièrement résolues à la guerre. Ces détails particuliers ne seront pas inutiles aux Européens, qui voudront se former une idée juste des grands événemens auxquels ils ont pris tant d'intérêt. En effet ils se tromperoient infiniment, s'ils croyoient que tous les treize États de l'Amérique ont été toujours animés du même esprit, & affectés des mêmes sentimens; ils se tromperoient encore davantage, s'ils pensoient que ces peuples se ressemblent par le gouvernement, les mœurs & les opinions. Il faut être dans le pays, il faut en favoir la langue, il faut de plus aimer à converser & à écouter, pour être en état d'asseoir, même lentement, son opinion & son jugement. D'après cette réflexion, on ne doit pas être surpris que

j'aie eu du plaisir à m'entretenir avec M. *Harisson*. D'ailleurs j'étois bien aise d'avoir lié connoissance avec un homme dont le caractère est estimable à tous égards, & dont on peut faire l'éloge en deux mots, en disant qu'il est ami intime de M. *Franklin*. Il voulut m'engager à dîner le lendemain chez lui & à passer un jour de plus à Richemond; mais comme cette ville n'offroit rien qui pût intéresser ma curiosité, & que je voulois m'arrêter encore à West-over, avant de retourner à Williamsbourg, où j'étois pressé d'arriver, je partis le 27 à 8 heures du matin, sous la conduite du Colonel *Harisson*, qui m'accompagna jusqu'à ce qu'il m'eût mis dans un chemin où il me fût impossible de m'égarer. Je fis 26 milles de suite par une grande chaleur, mais par un chemin très-agréable, voyant à chaque instant de magnifiques habitations; car les bords de la rivière de James sont le jardin de la Virginie. Celle de Mme. *Bire*, où j'allois, les surpasse toutes par la magnificence des bâtimens, par la beauté de la situation & par l'agrément de la société qu'on y trouve.

*Manière de pêcher l'Esturgeon : description
de l'oiseau mouche : considérations sur la
Virginie, & sur l'Amérique en général.*

LA journée du 29 que je passai toute entière à *West-over* ne fournit rien d'intéressant à ce journal, si ce n'est quelques connoissances que j'eus occasion d'acquérir sur deux sortes d'animaux d'une espèce très-différente, les *esturgeons* & les *oiseaux mouches*. Comme je me promenois au bord de la rivière, je vis deux Nègres qui apportoitent un immense esturgeon; je leur demandai comment ils l'avoient pris. Ils me dirent que dans la saison présente ils étoient si communs, qu'on les prenoit aisément à la senne, & qu'on en trouvoit quelquefois jusqu'à 15 ou 20 dans le filet; mais qu'il y avoit une manière bien plus simple de les prendre, qui étoit celle qu'ils venoient d'employer. Ces espèces de monstres, qui sont très-lestes dans la soirée, au point qu'on les voit perpétuellement santes très-haut

haut au-dessus de la surface de l'eau, ont coutume de dormir profondément pendant le haut du jour. Deux ou trois Nègres se promènent alors dans un petit bateau, munis d'une longue corde armée d'un croc aigu, qu'ils tiennent suspendue comme une sonde; lorsqu'ils sentent que cette espèce de ligne est arrêtée par un obstacle, ils la tirent à eux avec force, de manière qu'elle s'accroche à l'esturgeon, qui est tiré hors de l'eau, ou qui après avoir fait de vains efforts, & avoir perdu tout son sang, vient enfin flotter à la surface, où il est aisément pris.

Quant aux *oiseaux mouches*, je les voyois pour la première fois, & je ne pouvois pas me lasser de les observer: les murs de la maison & du jardin étoient garnis de chevre-feuilles; c'étoit une ample moisson pour ces charmans petits animaux. Je les voyois sans cesse voltiger sur les fleurs, où ils prennent leur nourriture sans jamais se poser; car c'est en se foutenant sur leurs ailes qu'ils insinuent leur bec dans le calice de ces fleurs. Quelquefois ils se perchent sur une petite branche, mais c'est pour se reposer, &

ce n'est jamais que pour un moment. Alors seulement on peut admirer la beauté de leur plumage, sur-tout lorsqu'ils sont opposés au soleil, & qu'en remuant la tête il font voir l'émail brillant de leur collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant. Il n'est point vrai qu'ils soient d'un naturel colère, & qu'ils mettent en pièces les fleurs dans lesquelles ils ne trouvent pas de miel; non-seulement je ne l'ai vu ni à *West-over*, ni depuis à *Williamsbourg*, mais les gens du pays m'ont assuré qu'ils ne l'avoient jamais observé: ces oiseaux ne paroissent qu'avec les fleurs & disparoissent avec elles, sans qu'on sache ce qu'ils deviennent. Plusieurs personnes croient qu'ils se cachent & restent engourdis pendant le reste de l'année. En effet il est difficile de concevoir, comment leurs ailes, qui sont si légères & si ténues qu'on ne les apperçoit plus pour peu qu'ils les agitent, pourroient résister au vent & les transporter dans des climats éloignés. Ils ne sont pas farouches: j'en ai vu un qu'on avoit pris peu de jours auparavant; il n'étoit point effrayé des gens qui le regardoient, il voltigeoit dans la chambre comme dans un

jardin , & venoit fucer les fleurs qu'on lui présentoit , mais il n'a pas vécu plus de huit jours. Ces oiseaux aiment tant le mouvement , qu'il est impossible qu'ils conservent la vie , sans conserver la liberté la plus absolue. Il est même très-difficile de les prendre , à moins qu'il ne leur arrive , comme à celui dont je viens de parler , d'entrer imprudemment dans une chambre , ou d'y être poussé par le vent. Un habitant du pays , qui se plaisoit à en embaumer pour les placer dans son cabinet , a trouvé un moyen très-ingénieux de les tuer sans les gâter , ce qui est fort difficile , car un grain de cendrée est un boulet de canon pour un si petit animal. Il imagina de charger son fusil avec une vessie remplie d'eau. L'explosion de cette eau suffisoit pour renverser l'oiseau mouche , & lui faire perdre tout mouvement.

Assurément on ne m'accusera pas de suivre une marche oratoire , & de réserver les grands objets pour la fin de mon discours , car c'est ici que je finirai ce journal. Il seroit sans doute inutile de parler de mon retour à *Williamsbourg* , à moins qu'on ne regardât comme une chose

digne d'être remarquée, que le *Chikahominy*, qui n'est qu'une rivière secondaire, puisqu'elle se jette dans celle de *James*, est pourtant si large à 6 milles de son confluent, que j'ai été trois quarts d'heures à la passer. Mais si l'on veut bien me prêter encore quelque attention, je terminerai ce long récit de mon court voyage par quelques considérations sur un pays que j'ai assez parcouru & assez habité pour le bien connoître.

Les Virginiens diffèrent essentiellement des peuples qui habitent au nord & à l'est de la baie, non-seulement par la nature de leur climat, par celle de leur sol, & par la culture qui lui est propre, mais encore par ce caractère indélébile que toute nation acquiert au moment de son origine, & qui se perpétuant de race en race, justifie ce grand principe, que, *tout ce qui est, participe de ce qui a été.* La découverte de la Virginie date de la fin du 16^{me} siècle, & l'établissement de la colonie eut lieu au commencement du 17^{me}. Ces évènements se passèrent sous le règne d'Elisabeth & de Jacques premier. Alors l'esprit républicain & démocratique

n'étoit pas encore commun en Angleterre ; celui du commerce & de la navigation naissoit à peine , & les longues guerres avec la France & l'Espagne avoient perpétué sous une autre forme le même esprit militaire , que Guillaume le conquérant , Richard cœur de Lion , Edouard III , & le Prince noir , lui avoient donné. On ne voyoit plus des Chevaliers comme du temps des croisades , mais à leur place nombre d'aventuriers , qui servoient indifféremment leur patrie & les puissances étrangères , des Gentilshommes qui dédaignoient l'agriculture & le commerce , & qui n'avoient d'autre profession que celle des armes ; car alors l'esprit militaire maintenoit les préjugés favorables à la noblesse , dont il a été long-temps inséparable ; & d'ailleurs la noblesse de pairie étant moins commune en Angleterre , celle d'extraction avoit conservé plus d'éclat & plus de consistance. Les premiers colons de la Virginie furent composés en grande partie de ces militaires & de ces Gentilshommes , dont quelques-uns cherchoient la fortune & quelques autres les aventures. En effet si l'établissement d'une colonie exige toute l'industrie du com-

mercant & du cultivateur , la découverte, la conquête des terres nouvelles tient plus particulièrement aux idées guerrières & romanesques. Aussi la première compagnie qui obtint la propriété exclusive de la Virginie , fut-elle composée en grande partie des hommes les plus distingués par le rang ou la naissance , & quoique tous ces illustres actionnaires ne soient pas devenus colons , plusieurs d'entr'eux n'ont pas craint de passer les mers , & l'on compte un lord *Delaware* parmi les premiers Gouverneurs de la Virginie. Il étoit donc naturel que les nouveaux colons , remplis des principes militaires & des préjugés de la noblesse , les portaient au milieu même des sauvages , dont ils venoient usurper les terres ; & sans doute de toutes les idées européennes , ce sont celles que ces peuples grossiers conçurent le plus aisément. Je sais qu'il ne reste plus qu'un petit nombre de ces anciennes familles , mais elles ont conservé une grande considération , & la première impulsion une fois donnée , il n'est plus au pouvoir d'aucun législateur , du temps même , d'en détruire l'effet. Le gouvernement peut bien devenir démocratique , comme il l'est

au moment présent, mais l'esprit national, l'esprit même du gouvernement, sera toujours aristocratique. On n'en pourra pas douter, si l'on considère qu'une autre cause agit encore en concurrence avec la première; je veux parler de l'esclavage, non que ce soit une marque de distinction & un privilège particulier d'avoir des Nègres, mais parce que l'empire qu'on exerce sur eux entretient la vanité & la paresse, deux fortes de vices qui s'accordent merveilleusement avec les préjugés déjà établis. On demandera sans doute comment ces préjugés ont pu s'arranger avec la révolution actuelle, dont les principes sont si différens. Je répondrai qu'ils y ont peut-être concouru, que peut-être tandis que la nouvelle Angleterre se révoltoit par raison & par calcul, la Virginie se révoltoit par orgueil. Je dirai encore ce que j'ai donné à entendre plus haut: c'est que dans le principe l'indolence même de ce peuple a pu lui être utile, parce qu'il a été obligé de s'en rapporter à un petit nombre de citoyens vertueux & éclairés, qui l'ont mené plus loin qu'il n'auroit été s'il avoit marché sans guide & consulté ses propres dispositions. Car il faut avouer

qu'au commencement des troubles la Virginie se montra de très-bonne grace, qu'elle fut la première à offrir des secours aux Bostoniens, & la première aussi à mettre sur pied un corps de troupes considérable : mais on peut observer aussi que dès que la nouvelle législation fut établie, & qu'au lieu de chef on eut un gouvernement, alors les citoyens ayant part à ce gouvernement, l'esprit national prévalut & tout alla de mal en pis. Ainsi les Etats comme les individus naissent avec une complexion particulière, dont le régime & les habitudes peuvent prévenir les mauvais effets, mais qu'on ne peut jamais entièrement changer ; ainsi les législateurs, comme les médecins, ne doivent jamais se flatter de donner à leur gré un tempérament particulier aux corps politiques, mais s'attacher à connoître celui qu'ils ont déjà, & à combattre les inconvéniens, comme à multiplier les avantages qui peuvent en résulter. Un coup d'œil général sur les différens Etats de l'Amérique servira à justifier cette opinion. Les peuples de la *nouvelle Angleterre* ne vinrent s'établir dans le nouveau monde que pour se dérober au pouvoir arbitraire de leurs Monar-

ques, qui à la fois souverains de l'Etat & chefs de l'église, exerçoient alors la double tyrannie du despotisme & de l'intolérance. Ce n'étoient pas des aventuriers, c'étoient des hommes qui vouloient vivre en paix, & qui travailloient pour vivre; leur doctrine enseignoit l'égalité & recommandoit le travail & l'industrie. Comme la terre peu fertile par elle-même ne fournissoit que de médiocres ressources, ils se livroient à la pêche & à la navigation, & au moment présent ils sont encore amis de l'industrie & de l'égalité; ils sont pêcheurs & navigateurs. L'état de *New-York* & les *Jerseys* furent peuplés par des Hollandois nécessairement, à qui la terre manquoit dans leur partie, & qui s'occupèrent bien plus de l'économie domestique que du gouvernement public. Ces peuples ont conservé le même esprit; leurs intérêts, leurs efforts sont pour ainsi dire individuels, leurs vues sont concentrées dans leurs familles, & ce n'est que par pure nécessité que ces familles forment un Etat. Aussi lorsque le Général *Bourgoyne* a marché sur *Albany*, ce sont les nouveaux Anglois qui ont le plus contribué à arrêter ses progrès, & si les

habitans de l'État de *New-York* & de celui des *Jerseys* ont souvent pris les armes & montré du courage, c'est que les premiers étoient animés par une haine invétérée contre les sauvages, dont les Anglois se faisoient toujours précéder, & que les autres avoient à se venger des excès dont les troupes ennemies s'étoient rendues coupables lorsqu'elles avoient envahi leur pays. Si vous allez plus au sud, & que vous passiez la *Delaware*, vous trouverez que le gouvernement de la *Pensilvanie* dans son origine étoit fondé sur deux principes très-oppoés. C'étoit un gouvernement de propriété, un gouvernement féodal en lui-même, ou si l'on veut patriarcal, mais dont l'esprit étoit la grande tolérance & la liberté. La famille de *Penn* eut d'abord la vaine idée d'établir une espèce d'Utopie, de gouvernement parfait, & ensuite celle de tirer le plus grand parti de son immense propriété, en attirant des étrangers de tous cotés. Il en est résulté que le peuple de la *Pensilvanie* n'a aucune identité, qu'il est mêlé & confus, plus attaché à la liberté individuelle qu'à la liberté publique, plus enclin à l'anarchie qu'à la démocra-

tie. Le *Maryland*, soumis d'abord au gouvernement propriétaire, ensuite racheté par la couronne, a été long-temps dans la dépendance la plus absolue. Voici la première fois qu'il mérite d'être regardé comme un Etat, mais cet Etat paroît se former sous de bons auspices; il peut être beaucoup après la révolution actuelle, parce qu'il n'étoit rien auparavant. Restent les deux *Carolines* & la *Géorgie*; mais ces trois Etats ne me sont pas assez connus pour les soumettre à des observations, qui peuvent n'être pas aussi justes qu'elles me le paroissent, mais qui sont du moins délicates, & exigent plus qu'un examen superficiel. Je fais seulement que la Caroline du Nord, peuplée en grande partie d'Ecossois, que la pauvreté plutôt que l'industrie y a conduits, est livrée au brigandage & aux dissensions intérieures; que celle du Sud ayant un commerce tout entier d'exportation, doit son existence à ses ports de mer, & sur-tout à la ville de *Charlestown*, qui s'est augmentée rapidement, & qui est devenue une ville de commerce, où les étrangers ont abondé comme à Marseille & à Amsterdam; qu'en

conséquence les mœurs y sont douces & faciles , qu'on y aime le plaisir , les arts & la société , & qu'en général ce pays est plus Européen que le reste de l'Amérique.

Considérations sur l'Amérique en général.

MAINTENANT, si cette esquisse a quelque exactitude, je demande qu'on veuille bien comparer l'esprit des États de l'Amérique avec leur gouvernement actuel. Je demande qu'on le compare dans le moment présent, dans 20 ans, dans 50 ans d'ici ; je suis persuadé qu'encore que ces gouvernemens se ressemblent tous, puisqu'ils sont tous démocratiques, on retrouvera toujours les traces de l'esprit antérieur de celui qui a présidé à la formation des peuples & à l'établissement des nations.

La Virginie conservera ce caractère distinctif plus long - temps que les autres États, soit que les préjugés soient d'autant plus durables qu'ils sont plus absurdes & plus frivoles, soit que ceux qui ne blessent qu'une partie du genre humain soient plus remarquables que ceux qui en affectent la totalité. Dans la révolution présente, les anciennes familles ont vu

avec peine des hommes nouveaux occuper des places distinguées dans l'armée & dans la magistrature ; les Torys en ont même tiré avantage pour refroidir les moins zélés d'entre les Whiggs : mais le parti populaire n'a pas cédé, & l'on regrette seulement qu'il n'ait pas la même activité pour combattre les Anglois que pour disputer des préséances. Il est à craindre cependant qu'à la paix, les circonstances lui devenant moins favorables, il ne soit obligé de céder tout-à-fait, ou du moins de se maintenir par les factions, ce qui troubleroit nécessairement l'ordre de la société ; mais si la raison doit rougir de voir de pareils préjugés si fortement établis chez des peuples nouveaux, l'humanité a plus à souffrir de l'état de pauvreté dans lequel vivent un grand nombre de blancs en Virginie. C'est là que depuis que j'ai passé les mers j'ai vu pour la première fois des pauvres : en effet, parmi ces riches plantations où le Nègre seul est malheureux, on trouve souvent de misérables cabanes habitées par des blancs, dont la figure hâve & l'habillement déguenillé annoncent la pauvreté. D'abord j'avois peine à m'expliquer comment dans

un pays où il y a encore tant de terre à défricher, des hommes qui ne se refusent pas au travail pouvoient rester dans la misère; mais j'ai su que toutes ces terres inutiles, ces bois immenses dont la Virginie est encore couverte, reconnoissent des propriétaires. Rien de plus commun que d'en voir qui possèdent cinq ou six mille acres de terre, mais qui n'en exploitent que la quantité que leurs Nègres peuvent cultiver. Cependant ils ne voudroient pas en donner ni même en vendre la plus petite partie, parce qu'ils sont attachés à leur possession, & qu'ils espèrent toujours augmenter par la suite le nombre de leurs Nègres. Ces blancs sans fortune, & souvent aussi sans industrie, sont donc restraints de tous cotés, & réduits au petit nombre d'acres de terre qu'ils ont pu aquérir; or la terre n'étant pas généralement bonne en Amérique, & sur-tout en Virginie, il en faut beaucoup pour défricher avec succès, parce que ce sont les bestiaux qui aident & qui font vivre les cultivateurs. On voit beaucoup de défrichemens dans l'est, mais les portions de terre qu'on y achète aisément & à très-vil prix, sont toujours

de 200 acres au moins. D'ailleurs dans le Sud le climat est moins sain, & les nouveaux colons, sans participer à la richesse de la Virginie, participent aux inconvéniens du climat, & même à la paresse qu'il inspire.

Au-dessous de cette classe d'habitans il faut placer les Nègres, qui seroient encore plus à plaindre qu'eux, si leur insensibilité naturelle n'atténuoit pas en quelque façon les peines attachées à l'esclavage. En les voyant mal logés, mal vêtus, & souvent accablés de travail, je croyois que leur traitement étoit aussi rigoureux ici que par-tout ailleurs; cependant on m'a assuré qu'il étoit infiniment doux en comparaison de celui qu'ils éprouvent dans les Colonies à sucre. En effet, on n'entend pas habituellement, comme à St. Domingue & à la Jamaïque, le bruit des fouets & les cris des malheureux dont on déchire le corps par lambeaux. C'est qu'en général le peuple de Virginie est plus doux que celui des Colonies à sucre, qui est tout composé de gens aydes & pressés de faire fortune, pour s'en retourner ensuite en Europe; c'est que le produit de la culture n'étant pas d'une si grande valeur, le travail n'est pas

pas exigé avec tant de sévérité; & pour tout dire à charge & à décharge, c'est que les Nègres de leur coté y sont moins fourbes & moins voleurs que dans les îles, parce que la propagation de l'espèce noire étant ici très-rapide & très-considérable, la plupart des Nègres sont nés dans le pays, & on remarque que ceux-là sont communément moins dépravés que ceux qu'on a importés d'Afrique. Il faut aussi rendre cette justice aux Virginiens, que plusieurs d'entr'eux traitent leurs Nègres avec beaucoup d'humanité. Il faut leur en rendre encore une autre, qui leur est plus honorable: c'est qu'en général ils paroissent affligés d'avoir des Nègres, & qu'ils parlent sans cesse d'abolir l'esclavage, & de chercher un autre moyen de faire valoir leurs terres. Il est vrai que cette opinion, presque universellement établie, est inspirée par différens motifs. Les philosophes & les jeunes gens, qui sont la plupart élevés dans les principes de la bonne philosophie, n'envisagent que la justice & les droits de l'humanité. Les pères de familles, & ceux qui sont occupés principalement de leurs intérêts, se plaignent que leurs Nègres leur coûtent

très-cher à entretenir, que le travail qu'on en exige n'est ni aussi fructueux ni à aussi bon marché que celui des journaliers ou des domestiques blancs, enfin que les épidémies, qui sont très-communes, rendent leur propriété très-précaire & leur revenu très-incertain. Quoi qu'il en soit, il est heureux que différens motifs concourent à dégoûter les hommes de cette tyrannie, qu'ils exercent du moins sur leur propre espèce, si on ne peut pas dire dans la rigueur du terme, sur leurs semblables; car plus on observe les Nègres, plus on se persuade que la différence qui les distingue de nous ne consiste pas seulement dans la couleur. Au reste on ne peut pas se dissimuler que c'est un point extrêmement délicat que l'abolition de l'esclavage en Amérique. Les Nègres de la Virginie sont au nombre de 200,000; ils égalent au moins s'ils n'excèdent pas la proportion des blancs. Nécessairement amis d'intérêt par la conformité de leur situation, & ralliés par la marque distinctive que leur imprime leur couleur, ils feroient sans doute un peuple à part, & un peuple dont on ne pourroit attendre ni secours, ni vertu, ni travail. On n'a pas

fait assez d'attention à la différence qui existe entre l'esclavage tel que nous l'avons conservé dans nos Colonies, & l'esclavage tel qu'il étoit généralement établi parmi les anciens. Un esclave blanc n'avoit d'autres motifs d'humiliation que sa condition actuelle; s'il étoit affranchi, il se mêloit aussitôt avec les hommes libres & devenoit leur égal; de là cette émulation parmi les esclaves, soit pour obtenir leur liberté comme une faveur, soit pour l'acheter du profit de leur travail. Il en résultoit deux avantages, la possibilité de les affranchir sans danger, & cette ambition presque généralement établie parmi eux, qui tournoit au profit des mœurs & de l'industrie. Mais dans le cas présent, ce n'est pas seulement l'esclave qui est au-dessous du maître, c'est le Nègre qui est au-dessous du blanc. L'affranchissement ne peut faire cesser cette malheureuse distinction; aussi ne voit-on pas que les Nègres soient très-empressés d'obtenir leur liberté, ni très-flatés de l'avoir obtenue. Les Nègres libres vivent avec les Nègres esclaves, & ne vivent jamais avec les blancs: de sorte que l'intérêt seul leur fait désirer de sortir d'esclavage, lorsqu'ils ont

une industrie particulière & qu'ils veulent s'en assurer le produit. Il paroît donc qu'on ne peut abolir l'esclavage qu'en se débarassant des Nègres, & cette mesure ne peut être prise que graduellement. Le meilleur moyen seroit d'exporter un grand nombre de mâles, & de favoriser les mariages des blancs avec les Nègresses ; pour cela il faudroit abroger la loi qui veut que l'esclavage se transmette par les mères, ou du moins ordonner que toute esclave deviendrait libre en épousant un homme libre. Peut-être, par respect pour la propriété, conviendrait-il d'exiger de celui-ci une compensation, que la loi fixeroit, soit en travail, soit en argent, pour indemniser le propriétaire de l'esclave ; mais toujours est-il certain que cette loi, par aidée d'un commerce moins licite, mais déjà très-établi, entre les blancs & les Nègresses, donneroit naissance à une race de Mulâtres qui en produiroit une autre de Quarterons, & ainsi de suite, jusqu'à ce que la couleur fût totalement changée.

En voilà assez sur cet objet, qui n'a pas échappé à la politique & à la philosophie de nos jours. Je dois seulement m'excuser

fer de l'avoir traité fans déclamation ; mais j'ai toujours pensé que l'éloquence ne peut influer que sur les résolutions du moment , & que tout ce qui ne se fait qu'avec le temps , ne peut - être fait que par la raison. Au reste il est aisé d'ajouter dix ou douze pages à ce petit nombre de réflexions , qu'on peut considérer comme une symphonie composée seulement des parties principales , *con corni ad libitum*.

Nous avons vu quels étoient en Virginie les inconvéniens de l'esclavage & de la trop grande étendue des possessions ; examinons à présent le petit nombre d'avantages qui en résultent. Les Virginiens passent avec raison pour vivre noblement chez eux & pour être très-hospitaliers ; ils reçoivent volontiers les étrangers & les reçoivent bien. C'est que d'un coté n'ayant point de ville où ils puissent se rassembler , ils ne connoissent guère la société que par les visites qu'ils font & qu'ils reçoivent , & de l'autre que leurs terres & leurs esclaves leur fournissant les denrées & la main - d'œuvre dont ils ont besoin , cette hospitalité si renommée ne leur est aucunement à charge. Leurs maisons

font spacieuses & bien ornées, mais les logemens n'y sont pas commodes; on ne craint pas de mettre trois ou quatre personnes dans une même chambre, & celles-ci ne craignent pas non plus de se trouver ainsi entassées, parce que ne connoissant pas le besoin de lire & d'écrire, il ne leur faut dans toute la maison qu'un lit, une salle à manger, & une salle de compagnie. La principale magnificence des Virginiens consiste en meubles, en linge & en vaisselle d'argent; de sorte qu'elle ressemble à celle de nos pères, qui n'avoient dans leur château ni cabinet ni garde-robe, mais seulement une cave bien garnie, & un beau buffet. Si quelques fortunes se dissipent, c'est par le jeu, la chasse & les courses de chevaux; mais ces dernières ont quelque utilité, en ce qu'elles encouragent l'éducation des chevaux, dont la race est réellement très-belle en Virginie. On voit que les femmes ont peu de part aux amusemens des hommes; la beauté ne sert guère ici qu'à trouver des maris, car les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très-modique à leurs filles, c'est ordinairement la figure qui décide de leur fortune. Il en résulte

qu'elles sont souvent coquettes & bégueules avant le mariage, & tristes & ennuyées après. La commodité d'être servies par des esclaves augmente encore leur indolence naturelle: elles en ont toujours un grand nombre autour d'elles pour les servir & servir leur enfans, auxquels elles se contentent de donner à teter. Elles s'en occupent, ainsi que leur maris, tant qu'ils sont petits, & les négligent quand ils sont grands. En général on peut dire des Américains comme des Anglois, qu'ils aiment beaucoup leurs *jeunes* & se soucient fort peu de leurs *enfans*. Peut-être feroit-il délicat d'examiner si ce sentiment n'est pas dans la nature, & si celui qui le combat chez nous, n'est pas l'amour propre ou l'ambition; mais on pourra toujours assurer avec confiance, que le soin que nous prenons des nôtres est un moyen de nous attacher à eux, & de nous les attacher, dont on ne peut contester la noblesse & l'utilité.



3.



779

779